Francis Fourier

Sinatra

PORTRAIT

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Sinatra, Nancy chérie et leurs quatre beaux enfants
photographiés devant leur résidence.

Photo de l'époque de la colonisation au Saguenay. S.N., S.D.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Francis Fourier (1958-2010) est un écrivain québécois auteur de nombreux textes au caractère érotique très affirmé. Dans cette même collection « Nuits d'ivresse », nous avons fait paraître, en 2020, quelques fragments posthumes sous le titre *Domination et autres récits* (lecturiel 1182). Ici encore, il s'agit d'une œuvre posthume, très avancée dans son écriture en deux de ses trois parties, mais tout de même inachevée. Le caractère particulier de ce portrait-charge, à tout point de vue d'une violence exemplaire, en fait l'un des ouvrages que l'on reconnaîtra comme un incontournable de la littérature érotique mondiale.

AVERTISSEMENT

Cette œuvre contient des descriptions à caractère sexuel quelquefois violentes. Les personnes sensibles à ce genre de contenu devraient renoncer à la lire. Si vous poursuivez votre lecture, vous le faites de votre plein gré et, de ce fait, vous confirmez être un adulte consentant et admettez avoir été averti. Vous lisez cet ouvrage sous votre seule responsabilité.

Sinatra

à Epheffe, l'ineffa(ça)ble effaceur

PREMIÈRE PARTIE

QUICONQUE croiserait Sinatra une première fois, n'importe quelle personne qui passerait par là, n'y verrait que du feu ; au mieux, peut-être, elle discernerait une ombre. Mais, si la lumière ambiante permettait l'apparition de l'ombre de Sinatra, la neutralité de sa personne la rendrait si commune à toutes les autres ombres qu'assurément elle s'effacerait parmi elles.

Une marcheuse, si cela se peut, cachée sous un imperméable sombre et sous un parapluie, qui avancerait avec prudence en regardant le trottoir mouillé, qui rencontrerait Sinatra au cours d'une fin de journée triste et froide de novembre et jetterait sur lui un regard rapide, un peu inquiet, cette marcheuse n'apprendrait rien de lui, mais elle ressentirait un vide abyssal, apeurant (ce qui serait déjà quelque chose). Dans ce contexte, s'il venait à Sinatra l'idée de se placer de manière inopportune en travers de la route de la marcheuse, pendant qu'il songe à un épisode lointain de sa vie, elle pourrait croiser son regard, mais elle ne percevrait aussitôt et fugitivement que les efforts pathétiques de Sinatra pour penser ; elle comprendrait, une fulguration la frappant, que la situation de cette personne est sans exemple, qu'il est rare de s'appliquer autant à penser et d'obtenir aussi peu de résultats. Après coup, si elle avait eu le temps de s'y arrêter, elle aurait pu agréer à l'idée que l'incompétente machine à réfléchir de Sinatra se trouvait placée entre deux miroirs dont les éléments en se reflétant, en se multipliant à l'infini, se répercutaient, se cognaient, s'absorbaient, véritables trous noirs, et provoquaient ce fol abîme qui court sans cesse dans les yeux de Sinatra.

Si la pensée de Sin, comme dit sa Nancy chérie, pouvait s'afficher sur l'écran du téléviseur, le public ne la verrait pas apparaître autrement que sous la forme d'une interminable collision d'atomes, exercice futile et impossible à arrêter (sans déployer des moyens extraordinaires). Toutes et tous conviendraient alors que cet exercice cérébral ne peut intéresser que des psys qui pourront déceler, dans ce type de fonctionnement cérébral, l'ultime démarche d'un esprit qui flanche et l'état désespéré d'un « penser à quelque chose » qui n'adviendra jamais, mais dans lequel, sérieux, imperturbable, Sinatra pense penser et où il va jusqu'à se féliciter de ses opérations mentales qui, croit-il, aiguisent sa perspicacité et affûtent ses stratégies de survivance.

De toute évidence, l'activité déployée par Sinatra afin de vaincre son esprit lent laisse sa Nancy chérie et l'univers tout entier indifférents. Pourtant, il ne se décourage pas. Il est vrai que Sinatra a toujours entretenu une bonne opinion à l'égard de sa propre personne ; certains jours, quand l'occasion se présente de raconter à ses « quatre beaux enfants » et à sa conjointe (dans les faits) comment papa est devenu un « savant », son opinion est même excellente. Une fierté intense, quoique un peu naïve, l'envahit ; assurément, dans ces circonstances, il devient aimable et il rêve de transformer le monde à l'image de sa douce et sobre famille. Ces jours-là, épanoui, il se rend à sa fonction de fonctionnaire pour travailler au maintien de son emploi et songer à sa future retraite ; ces jours-là, c'est avec une joie intense qu'il exercera, en à-côté, comme il se doit, son activité de spécialiste, que lui-même ne peut identifier avec assurance, mais qui doit bien quelque chose à la matière informe et au flou tout aussi impénétrable qu'éternel qui entourent les technologies de l'information et de la communication.

Mais Sinatra ne se rend pas toujours à son travail poussé par un semblable bonheur. La plupart du temps, quand son quotidien est ordinaire, il agit tel un somnambule. À son réveil, très tôt le matin, il tripote allègrement son sexe et atteint, tel un professionnel, la satisfaction de son besoin quasi permanent d'éjaculation. *(Le narrateur reviendra plus loin sur la manière particulière dont Sinatra procède à cette activité.)* Après sa douche et son petit-déjeuner, il se met en route et il parvient bientôt au centre commercial à proximité de l'autoroute 640, qu'il emprunte dès ce moment. En un peu moins d'une demi-heure, quand la circulation le permet, il parcourt les quarante-huit virgule quatre kilomètres qui séparent son domicile du stationnement de son lieu de fonction. Là, quittant sa voiture et jetant un regard circulaire, il est satisfait de constater, comme il en a l'habitude, que lui, fonctionnaire pur et dur, est parmi les premiers arrivés à son lieu de travail. Puis, réfléchissant un instant, il se demande si, à midi, il cassera la croûte à la cafétéria, ou s'il se rendra avec des collègues au café d'en face, ou bien, encore, s'il visitera la pulpeuse Lillas. Quoi qu'il en soit, il ne peut pas davantage répondre à cette question qu'à toutes celles que la vie lui propose et, en conséquence, il entre dans l'immeuble et se dirige vers son bureau.

Sinatra n'est pas très avenant, mais il fait en toute conscience ce qu'il croit devoir faire pour assurer sa place dans la grande machine fonctionnaire. Il noue et entretient tant bien que mal des liens avec des collègues dans des positions stratégiques et est le plus affable possible avec les représentants du syndicat des fonctionnaires de fonction. Pour se rapprocher d'eux, il s'applique à boire leurs paroles, s'affiche dans le bon camp, soutient les démarches pour le maintien du *statu quo* et en profite pour insinuer que son emploi a une belle importance... Mais Sin se rend bien compte, malgré les efforts qu'il déploie pour être agréable, que son être tout entier est un repoussoir et que discuter avec lui, par exemple, est une véritable épreuve pour quiconque. Toutefois, brave comme il faut l'être, il s'implique. Sentant d'instinct que l'évaluation de son travail par ses nombreux supérieurs est toujours soumise à un nombre incalculable de justifications, en même temps que ceux-ci espèrent le voir participer pleinement à la vie de la communauté, Sin s'est engagé au sein de l'APOP (Association des personnes obnubilées en permanence). Dans le contexte de son emploi comme dans celui de cette association, il apporte sa contribution, certes, mais il se retient. Il bride la pulsion de conquérant qui le hante ; il maintient un profil bas et il s'applique à paraître semblable et neutre à tous égards.

À l'instar d'autres collègues, il lui arrive, à certaines occasions, en dehors des heures de travail, de se rendre dans le village où se trouve le lieu de sa fonction pour rendre un dernier hommage, par exemple, à un confrère qui part à la retraite. Accompagné cette fois de Nancy chérie, il en profite pour présenter l'objet de ses loisirs à quelques autres collègues (c'est ma femme – dans les faits – dit-il) qui, eux, font de même. En contrepartie, il montre à sa concubine, comme si c'était une récompense, le beau numéro c-133 (c'est mon numéro) plaqué sur la porte de son bureau (c'est ma porte), son magnifique *personal computer* (c'est mon ordinateur), son rutilant télécopieur (c'est mon...), son appareil de téléphone multifonction et tous les fils que lui seul démêle avec tant de facilité et sans jamais s'impatienter.

Quoi qu'il en soit, Nancy chérie est très fière de toutes les choses qui, dans les faits, donnent de l'importance à son concubin. Elle ne résistera pas, dès le lundi matin, à raconter à son amant la bouffée d'émotion qui l'assaillit lorsqu'elle aperçut, sur la table de travail du géniteur de ses enfants, une photographie d'elle au moment où, fraîche et crédule jeune fille, elle était une autre, à une époque maintenant lointaine où, sans plus réfléchir, elle confia sa vie (surtout son corps) à la concupiscence d'un prétendu savant qui lui apprendrait tout sur le rôle primordial de la concubine dans le concubinage ! L'exaltation de Nancy chérie pour cette image incita Sinatra à sourire discrètement, lui qui, depuis longtemps, avait cessé d'y porter un quelconque intérêt...

Ainsi se déroule la vie quotidienne de Sinatra, qui prend en patience le temps qui le sépare de sa mort. Tant que l'existence ne le bouscule pas trop, il semble capable de trouver en lui les ressources pour contrôler son ego allumé, lui qui pourrait si facilement sombrer dans les profondeurs du fanatisme qui brille en permanence dans ses yeux malades. La lueur de destruction qui illumine son regard préfigurerait l'énorme désir de meurtre qu'il entretient à l'égard de tous ceux qui s'opposent à sa vision étriquée du monde et en particulier à celles et ceux qui voudraient détruire l'image qu'il s'en fait. Cette manière d'être de Sinatra effraie plusieurs des personnes qui doivent le croiser par obligation et qui craignent sans cesse le pire.

À l'exception des collègues et confrères qui croisent sa réalité de fonctionnaire de fonction, du clan fermé de sa famille immédiate qu'il terrorise allègrement et d'un copain qu'il rencontre l'un ou l'autre vendredi pour écorcher la guitare, les relations humaines de Sinatra sont presque inexistantes. Bien sûr, il salue ses voisins ; dans sa banlieue, il lui arrive même de converser avec eux en bordure de leurs terrains respectifs mais, dès qu'il commente leurs paroles, il précise aussitôt à sa Nancy chérie que ce sont tous des tarés. Certains jours, quand son humeur est sombre ou quand une colère récente a coloré son visage (et en particulier ses oreilles) de façon amusante, il n'est pas loin de considérer que plusieurs membres de son entourage immédiat, parents, femme et enfants, sont affublés des mêmes graves défectuosités intellectuelles. En peu de mots, Sinatra admet à l'occasion avoir tort, mais, aussitôt, quand c'est le cas, il chante tout haut que son raisonnement tortueux, dans tel contexte en particulier, il a bien eu raison de le tenir ! En effet, s'il pense de la manière qu'il le fait, c'est qu'il est fait comme il est *(Je pense comme je suis !),* que seul ce qui vient de sa cervelle fêlée est juste et droit, car cela respecte des principes et démontre suffisamment la supériorité de sa pensée ! En réalité, Sinatra est le seul et unique, et le reste, l'humanité dans son ensemble, ne vaut pas cher !

Personne ne s'étonnera, dans les circonstances, que la relation qu'entretient Sinatra avec ses proches soit tout aussi opportuniste que celle qu'il réserve à ses collègues de travail. Sa famille immédiate, au-delà de sa Nancy chérie et de leurs quatre beaux enfants, ne sert pas à grand-chose. Tout au plus lui permet-elle, à l'occasion, de se mettre en valeur en rendant de menus services ; Sin se satisfait alors d'entendre dire que « Sinatra est donc serviable ! » ou bien « Qu'il est donc fin ! » Mais cela n'arrive pas trop souvent, car Sin a des sautes d'humeur qui le rendent désagréable à fréquenter et qui retiennent son entourage de faire appel à ses services.

Dans leur composition comme dans leurs qualités, ces familles proches (côté Sinatra et côté Nancy chérie) semblent normales et conformes à ce que la société attend d'elles. S'il fallait en faire un plaisant portrait, la liste dressée des états et conditions de ses membres correspondrait, sans doute, à l'image de nombreux autres groupes familiaux ; ils comporteraient leur part d'artistes et de criminels, d'ouvriers intellectuels et manuels, de tarés et de futés (ou s'imaginant tels), de jeunes et de vieilles peaux...

D'innombrables acoquinements avec des personnes douteuses sinon dangereuses venant d'ailleurs, venant de clans autres et inconnus, seraient manqués, la plupart du temps, car ils perturberaient l'ordre établi et, en particulier, l'ordre adopté par Sinatra. Dans son esprit, quiconque fréquenterait des personnes étrangères, en plus d'évoluer en toute simplicité, souffrirait de chocs culturels stimulants, subirait des émotions intenses et pourrait être assailli d'affections délicieuses ! Il rejette ces effets comme autant de dégâts intolérables et irréparables qui modifient le comportement des personnes, comme celui de sa Nancy chérie, mais qui changent aussi la société. Il y a peu, il devait admettre publiquement l'évolution du monde dans lequel il vivait et convint, alors, que cela l'avait heurté durement. Pour Sinatra, qui ne souhaite qu'arrêter le temps et les choses, ces mouvements ressemblent à un casse-tête insoluble. Il est assurément perturbé depuis qu'il a reconnu avoir perdu le souvenir même de sa volonté de refaire le monde et, n'ayant pas été refait par lui, de constater que celui-ci ne s'effondrait pas pour autant.

Le tableau familial sera complété quand l'observateur aura pu constater, en matière de nombres, que la filiation directe de Sin et celle de Nancy chérie se trouvent assez équitablement composées d'éléments de nature semblable : un père et une mère, un frère et une sœur, et quelques conjoints et ex-conjoints, de manière à peu près symétrique... À les fréquenter, Sinatra obtient peu, sinon le droit, qu'il s'est donné et qui ne lui a pas encore été contesté, de les réveiller tôt le matin pour les entretenir de la vitalité sexuelle de Nancy chérie, de la fierté qu'il ressent à cet égard, et de se plaindre, en même temps, que son objet de loisir ne se divertisse pas qu'avec lui. Voilà le nœud gordien de Sinatra ! Incapable, malgré le déploiement de tous ses attirails, de satisfaire aux attentes subtiles de Nancy chérie, il ne peut admettre qu'elle sustente ailleurs l'extrême appétit sexuel qui est le sien ni qu'elle entretienne dans son cœur, dans ses pensées et dans ses sens des images enivrantes qui ne correspondent pas exclusivement aux fantasmes de Sinatra. Il ne peut admettre que des idées autres et, *a fortiori,* autres que des spécialités érotiques aussi inédites et spectaculaires que les siennes encombrent la tête de sa concubine ni que les services étranges qu'il exige d'elle, qu'elle lui rend sans rechigner – et dont il est innommablement jaloux – puissent être connus. *(Le narrateur précise que la question des desiderata de l'éjaculateur et le récit de l'admirable souplesse de corps et d'esprit de Nancy chérie seront examinés en profondeur un peu plus tard.)*

Si, pour certains, le malheur anoblit les sentiments, il en va autrement de Sinatra que de petits inconvénients, comme les aventures de Nancy chérie, poussent à atteindre des sommets... de ridicule. Sinatra pourrait concourir et remporter sans effort le trophée mondial de « la plus inutile humanité ! », attribué à la personne qui réussit le mieux à ne tirer aucun enseignement de son existence. S'il avait des amis, s'il avait une maîtresse, tous soutiendraient ses efforts pour s'approcher du bonheur. Mais voilà ! Sinatra n'a ni ami ni maîtresse ; il n'a que lui-même, et ce « même » n'a rien appris qui vaille au-delà des petites choses qu'il savait déjà faire à treize, quinze ou dix-sept ans (éjaculer) et qui font toujours partie de son bagage animal.

(L'observateur croit comprendre que Sinatra rejette le bonheur – qui ne serait qu'un leurre. L'amour, les sentiments... oui, peut-être, mais il saisira à demi-mot que Sin a entendu parler de l'affection, de la tendresse... mais qu'il n'a pas eu l'occasion de s'exprimer lui-même de cette manière-là.)

À ces fadaises sentimentales, Sinatra a toujours préféré contrôler et dominer son environnement et son entourage, quitte, de temps en temps, à être déboulonné. Pour lui, rien ne sera jamais facile, car son seul lieu de pouvoir et de maîtrise est le groupuscule formé de Nancy chérie et de leurs quatre beaux enfants. Or, sa concubine a depuis longtemps compris que pour vivre il fallait respirer et que, pour aspirer de grandes bouffées d'oxygène régénérateur, mieux valait mettre son nez ailleurs que dans le giron de Sinatra.

Et les enfants ? Ils savent d'instinct contourner les décisions les plus encombrantes de leur géniteur.

La subtilité étant la chose la moins bien partagée du monde – et Sinatra n'en étant pas exagérément pourvu – il se trouve incapable de temporiser son discours et continue d'attribuer, à chacune des gouttes de sueur qu'il produit et à chaque grain de poussière qu'il déplace, des raisons supérieures et une valeur morale extrême. Pourtant, à l'occasion, il a des lueurs étonnantes, à croire que ses neurones de fonctionnaire de fonction ont quelquefois des soubresauts. Mis en contexte, un exemple permettra de saisir l'ampleur du phénomène. Pour faire passer le fruit de sa réflexion, de sa tête à sa bouche, il lui aura fallu faire des efforts inouïs. Sinatra aura pris plus de trois mois pour expulser de son utérus cervical une solution hors du commun au problème relationnel qui a surgi au moment de la découverte de l'avant-dernière liaison de sa Nancy chérie.

La déclaration de Sinatra a laissé béante la bouche de sa conjointe (dans les faits) pourtant habituée à s'ouvrir (et à se refermer). Aucune des liaisons de sa concubine n'a eu et ne devrait jamais avoir pour conséquence de provoquer la rupture de leur concubinat. Il est écrit dans les gènes de Sin, à l'occasion de la découverte de chacune de ces liaisons, qu'il doit rappeler à sa Nancy chérie qu'elle lui doit tout, qu'elle n'existe pas sans lui, qu'il lui pardonne tout et qu'il continuera d'effacer ses dettes. Dans la tête de Nancy chérie, il est écrit à l'avance, quelle que soit la niaiserie du discours de Sinatra et la manière plus ou moins brutale qui aura mis fin à la liaison, que ce discours sera raisonnable.

Le spectacle prévoit ensuite quelques larmes qui apparaissent au moment opportun et rétablissent les ponts entre eux. Pour bien paraître et jouer le jeu jusqu'au bout, Sinatra ajoutera qu'il est très malheureux, que cela le ronge de l'intérieur. Pendant quelques semaines, il perdra un peu de poids, mais pas trop, juste ce qu'il faut pour se refaire une santé. Auparavant, un jour où il sentira que les mots (du dictionnaire) ne seront pas trop cruels avec lui, il dira, tel un Christ : « Je suis mort, cette journée-là ; mais je crois que je vais pouvoir ressusciter ! »

Il change ! Sinatra n'est plus le même. Lui qui ne proférait que des ordres semble maintenant capable de tenir de longues conversations avec Nancy chérie, ce qui les amène à penser qu'ils devraient tenir d'autres longs conciliabules, lesquels, à leur tour, les porteront à croire qu'ils devraient songer à faire des choses « ensemble » pour favoriser, si ce n'est pas trop hypocrite de le penser, le renouvellement de leur vieille concubination. Mais, après de nombreuses soirées à se fabriquer un visage d'enterrement, après un nombre incalculable d'heures de sommeil perdues, le caractère balivernal de toutes ces palabres apparaît. Ni Nancy chérie, qui écoute plus qu'elle ne parle, ni Sinatra, qui parle plus qu'il n'écoute, ne croient d'une manière quelconque aux mots qu'ils ont prononcés. Chacun reste sur ses positions, car ils savent, depuis le premier jour, qu'ils jouent la farce du couple qui gagne du temps ; que tous ces mots n'auront été et ne demeureront que des mots « pour passer le temps ».

Bref, Sinatra – surtout lui, qui est le trouble-fête de cette histoire – doit trouver au plus tôt une solution pour que les « choses » redeviennent comme avant, dans leur si satisfaisante routine. Et il profitera des émotions par lui exprimées pour poser des conditions à leur vie de couple renouvelée, ce qui ne l'empêchera pas, lui, de maintenir la même attitude et d'être sévère comme s'il était « un bon mari et un bon père de famille ». Ainsi, il atteindra deux de ses constants objectifs : humilier et maintenir en état d'infériorité pour mieux dominer ; profiter du contexte pour ordonner des mesures et pour vérifier qu'elles seront respectées.

Pendant toutes ces semaines de discussions intenses, où Sinatra vantait des nuits entières les bontés et les délices qu'il procurait à sa Nancy chérie, il aura réussi le tour de force d'éviter de déclarer à sa concubine qu'il avait pour elle une affection réelle et profonde, parfois appelée « amour », mais il lui aura dit, avec le plus grand naturel, qu'elle devait demeurer avec lui parce qu'elle était adaptée à ses besoins et qu'il ne voyait pas pourquoi il devrait changer de « femme »... *(De toute manière, confirme le narrateur, son expérience, dans ce domaine comme dans d'autres, est nulle ; dans sa vie, il n'a rien vu ni connu qui lui permettrait de comparer quoi que ce soit – surtout pas des femmes – et l'inciter à changer.)* Il ajouta que Nancy chérie représentait toutes les femmes pour lui... *(sans compter que cette affirmation, sans plus discerner, le rendait incestueux).*

De plus, il aura sans difficulté contourné la question essentielle de toute cette affaire, à savoir : Sinatra est-il pour quelque chose dans le besoin impérieux qu'a Nancy chérie de s'attirer les faveurs d'un amant chaque fois qu'elle en a l'occasion ? Si cette question avait pu lui traverser l'esprit, il aurait sans hésiter répondu que « c'était parce qu'il ne l'avait sans doute pas assez surveillée ! », mais jamais, jamais, jamais, il n'aurait pu songer à répondre (à se répondre à lui-même) que c'était parce qu'il ne l'avait pas assez aimée ou qu'il l'avait bien mal aimée. *(L'observateur comprend désormais que la supériorité vraiment supérieure de Sinatra le met à l'abri de semblables questions, pour lui aussi humiliantes qu'insultantes.)* Et Nancy chérie, pour sa part, aussi discrète que sensible (qu'habile ?), ne dira rien qui pourrait faire penser à Sinatra que cette question en est une qui peut se poser...

Maintenant, peu importe ces discussions, puisque le génie des banlieues a trouvé la solution miracle. Ils rentrent dans leur chambre ; ils pourraient se tenir par la main, mais cela serait étonnant ; ce n'est pas l'habitude de Sinatra, qui n'est pas sentimental et n'a jamais eu le sens de la romance. Ils regardent le grand lit qu'ils viennent de s'offrir, à crédit. Voulaient-ils agrandir leur terrain de jeu pour mieux célébrer leurs retrouvailles ou, pour Nancy chérie, au contraire, s'agissait-il d'éloigner de ses fesses et de sa vulve la queue violette, grande cracheuse de foutre, qui s'agite de manière incontrôlable et qui se promène chaque nuit en semant la terreur ? Ils sont déjà nus. Sinatra veut lui annoncer la bonne nouvelle ; Nancy chérie n'en croit rien et elle s'en fiche éperdument : cette nuit, elle veut dormir, pas discuter. En quelques secondes, elle élabore une stratégie pour l'empêcher de tenir la seizième répétition de son discours... en dix-sept nuits. Les intentions ainsi campées, imaginez le grand Sin tout nu, étendu sur le dos, et la menue Nancy chérie, déjà installée entre ses jambes, en train d'aspirer quelque chose et espérant détourner l'attention de Sinatra.

Elle travaille très fort, Nancy chérie, mais c'est peine perdue. En véritable professionnel de la pornographie, Sinatra peut se faire sucer à mort, se faire arracher les couilles, éjaculer à quatre mètres sur une cible imaginaire, grogner de « plaisir », jurer que « c'était pas pire » et poursuivre une discussion au sujet du dernier match de hockey avec l'opérateur de la caméra qui les filme... Rien n'est à son épreuve. Pendant qu'elle le manipule sublimement et qu'elle lui tortille en même temps un mamelon, il lui dit qu'il a réfléchi intensément et abondamment au cours des dernières semaines ; il a consulté des spécialistes ; il a recherché dans l'International Network des textes discutant des conditions de réconciliation des couples qui souhaitent relancer leur union ; il a lu des centaines de pages web... Nancy chérie a la queue de Sin au fond de sa bouche ; avec ses deux mains, elle lui tripote les fesses. La solution qu'il a trouvée est si radicale, si révolutionnaire, qu'il pourrait se faire inscrire au « Nobel pour les nuls ». Il n'hésite pas à avouer que ce travail a mobilisé toute son intelligence pendant de nombreuses heures, avant d'aboutir à une formulation aussi simple que limpide. Il lance « Eurêka ! » au moment où elle lui enfonce un index bien mouillé dans l'anus. Il lui annonce qu'il a trouvé la meilleure manière de régler d'un seul coup tous leurs problèmes de couple. Il déclare qu'il va jouir de sa trouvaille, tandis que Nancy chérie retire la queue de sa bouche et la masturbe vivement. Il éjacule en affirmant qu'il faut effacer l'intrus ; prononcer le mot « effacer » lui fait un effet extraordinaire, inattendu ! *(L'observateur constate que le moment de leur réconciliation approche car, au milieu de la nuit, il exigera que Nancy chérie le suce à nouveau pendant qu'il répétera, comme une litanie, ce mot si doux.)* Alors, en ahanant, il proclame fièrement :

— Si ton amant ne s'interpose plus entre nous, tous nos problèmes seront réglés ! Nous n'avons pas à chercher d'autres solutions !

Il demande, ensuite, pendant que Nancy chérie retire doucement son index :

— J'espère que tu comprends ?

Si le contexte était plus noble, la vie rappellerait sûrement à Sinatra qu'« à combattre sans péril, le triomphe est sans gloire ». Mais le contexte n'est pas noble et Sinatra, quand il annonce avoir réfléchi, est encore plus manipulateur et menteur que Nancy chérie quand elle cherche à protéger l'amour inaltérable qu'elle porte à son bel amant.

L'étonnante frénésie de connaissance qui a assailli Sinatra, au moment de la découverte de l'avant-dernière liaison de Nancy chérie, est exceptionnelle car, avec lui, la plus simple des démarches a toujours été une corvée. Dans le cas de sa concubine, même s'il sait que tout est toujours à recommencer, il se comporte chaque fois comme s'il n'avait rien retenu, comme si l'expérience ne lui avait rien appris. Serait-ce la manière originale qu'il aura trouvée pour garder une certaine fraîcheur à son égard, pour lui rappeler qu'il avait pour elle un indistinct attachement ?

De toute façon, ce n'est pas en regardant le visage glabre de Sinatra ni en étant attentif à ses attitudes que l'observateur y comprendra quelque chose. Son comportement général ne reflète pas un quelconque complexe d'infériorité ni une tare visible, mais une frayeur certaine apparaît quand ses paroles mettent en évidence les dispositions de son esprit à se présenter naturellement et sans complexe comme un « mâle dominant cochon » (traduction libre d'une expression américaine sophistiquée, « *male chauvinist pig* », rappelle le narrateur, apparue dans les années 1960, qu'il faudrait traduire correctement par « cochon de phallocrate »). Intellectuellement, physiquement, financièrement et sexuellement, Sinatra a fait savoir à Nancy chérie directement, et il le répète, surtout indirectement, par des exemples, que ses qualités à elle sont négligeables et que, « heureusement, il est là... »

Puisqu'il est supérieur en tout ce qui est important pour un vrai macho, il laisse à Nancy chérie le soin d'être supérieure dans le domaine des émotions. En ces matières, les carences de Sinatra sautent aux yeux. Son appareil de sentiments et d'affection, de douceur et de tendresse, de compassion et d'amour est une plaie purulente et incurable, une pourriture

bourdonnante de mouches. Au-delà de cette image parlante, et d'autres qui pourraient tout aussi bien servir à illustrer l'état moral lamentable de Sinatra, c'est l'odeur de putréfaction qui saute aux narines quand il laisse entendre que tous se trompent sur son compte et qu'il (res)sent bien quelque chose... quand il prend pour des sentiments ses idées bizarres, ses attitudes rétrogrades, ses pensées bornées et l'expression, d'une manière ou d'une autre, de sa jalousie, de sa possessivité maladive, de ses attitudes méprisantes et de sa vision de l'avenir conjuguée au passé !

En fait, sans arrière-pensée, avec le plus grand naturel, sans méchanceté planifiée – ce qui lui demanderait trop de travail intellectuel – Sinatra ne fait qu'obéir à ses pulsions. Chez lui, lorsque son organe éjaculateur le démange, il cherche Nancy chérie pour obtenir sa participation obligée. Si elle lui fait remarquer que le moment est mal choisi, il poursuivra tout de même son entreprise, comme s'il n'avait rien entendu, jusqu'à éjaculation complète ; ensuite, seulement ensuite, il dira qu'il regrette, qu'il n'avait pas compris ce qu'elle voulait dire par là. En réalité, Sinatra est une sorte de chimpanzé qui, renversé sur une branche d'arbre, passe la journée à se masturber (d'une main) et à manger des bananes (de l'autre main) – deux gestes qui, est-il nécessaire de le rappeler, font de ce singe l'un de ceux qui ont la plus grande parenté avec l'Homme.

Sinatra est tout aussi naturel quand lui vient à l'idée d'illustrer sa pensée au bénéfice de l'amant de Nancy chérie. Il quitte alors sa fonction de fonctionnaire, monte *subito* dans son véhicule ensanglanté, parcourt précisément cinquante-quatre virgule neuf kilomètres et sonne à la porte du lieu d'habitation dudit amant pour déclarer de vive voix, ce qui est tout à son honneur, des choses graves et essentielles. Mais, essoufflé, énervé par le contexte, il manque un peu d'assurance et il fait un fou de lui ; il a des attitudes étonnantes pour un savant qui, de plus, a même été récemment élu à la vice-présidence d'une importante association. Après coup, il regrette de s'être exposé de manière si cocasse, si décorative, devant une personne qui, à cause de leur différence absolue, est si dangereuse pour lui.

C'est une de ses manies : il faut toujours qu'il se rende chez les gens à qui il veut parler... Il croit probablement que sa présence physique en impose et, ainsi, que chacune de ses paroles aura une masse supérieure à celle du plomb. Il pense probablement que l'avant-dernier et le prochain amant de Nancy chérie vont s'effondrer si un oignon vert bandé prononce devant eux ces paroles, quasi incompréhensibles hors de leur contexte, mais non moins authentiques, tirées de la vie réelle : « Tu sais pourquoi je suis ici ? »

Sinatra est encore plus naturel quand il écume les rues de son village, tard dans la soirée, à la recherche de sa fille qui a encore (!) disparu. Sans prendre le temps de téléphoner auparavant, il se précipite chez les parents du garçon avec qui elle devait étudier. Il les réveille, ne prend pas le temps de les saluer, les traite d'irresponsables, les abreuve de quolibets et finit par les accuser de détournement de mineure. Il est prêt à frapper ! Se taisant un instant, reprenant son souffle, il apprend que sa fille les a quittés vers neuf heures

(il est minuit), que leur fils dort depuis neuf heures et quart, qu'eux-mêmes étaient couchés... Avant de lui dire qu'il avait l'air fatigué et qu'il devrait rentrer chez lui, ils glissent tout de même que trois heures pour franchir un pâté de maisons, c'est un peu long et qu'il aurait dû s'inquiéter bien avant. Ils lui referment la porte au nez. Sinatra ne bouge plus ; il regarde devant lui comme s'il voulait « voir la mer », hébété ! Avec un peu de retard, une petite lumière jaune s'allume dans sa tête pour lui signaler qu'il vient d'en faire « une des pas pires ». Il se dirige lentement vers sa voiture ; il (s')est démoli ; il vient de prendre conscience de sa folie. De retour chez lui, sa progéniture y est. *(Le narrateur n'entrera pas ici dans les détails, souhaitant garder sa dignité.)* Le lendemain, regrettant son geste (comme d'habitude), manquant de courage (comme d'habitude), têtu (comme un âne, dit-on, au grand désavantage des ânes), il refuse d'aller s'excuser de son agression nocturne. Auprès de Nancy chérie, invoquant que « son raisonnement tortueux, dans tel contexte en particulier, il a bien eu raison de le tenir ! », il dit alors qu'il pense comme il le faut et qu'il ne bougera pas. Alors, dans son village, la rumeur commence à se répandre : « Au fait, il faut se méfier du géniteur de... Savez-vous ce qui s'est passé ? Imaginez-vous, vers minuit, on sonne à notre porte... »

Toutefois, il faut avoir vu Sinatra se dépasser, être supérieurement naturel, quand, exceptionnellement, n'ayant pas de distance à franchir ni de destination à atteindre, toute son énergie se concentre dans le développement de sa colère. Là, il pourrait casser des objets ; là, plus encore qu'à d'autres moments, il aimerait frapper. Sa hargne peut se développer davantage, pourrait-on dire, puisque le risque de tuer est mis à distance. Le danger, dans ces moments pénibles, est la menace qu'il représente pour ses proches et pour lui-même. Comme d'habitude, chaque fois qu'il est naturel, il est incapable de maîtriser sa pensée, parfois ses gestes. S'il n'en voulait pas toujours à quelqu'un d'autre, le regarder amènerait à comprendre sa divagation comme une envie de s'autodétruire. Un jour qu'il n'avait pas devant lui la personne à qui il voulait « parler », il a montré toute la grossièreté morale dont il est capable, menaçant de se venger en prenant pour cible une personne âgée, sans défense, et qui n'aurait pas compris un iota du comportement de Sinatra. Il aurait agi alors comme ces petits voleurs à la tire qui s'attaquent aux plus faibles pour s'assurer de ne pas rencontrer de résistance. Mais il le regrette déjà ; il regrette d'avoir proféré des menaces ; il s'est emporté et il n'a pas mesuré ses paroles, *et cætera. (C'est là que l'observateur ajoute un détail à la liste des qualités de Sinatra. Il écrit, se donnant la peine de faire une phrase : « Sinatra est un individu ignoble. »)*

Lui, le chevalier de la bonne conduite et de la respectabilité, lui, le champion des regrets, lui, le garant de l'honnêteté, Sinatra, le protecteur de leur progéniture (qu'il veut garder hors des maux de la société moderne), est un épouvantail vulgaire, un hypocrite, une brute et un imbécile. Sinatra est de ces personnes qui illustrent à merveille le dicton voulant que l'incompétence à élever des enfants soit proportionnelle au nombre qu'elles engendrent.

Contrôler à tout prix, imposer sa loi au détriment de toute autre, dicter ses volontés en menaçant, en contraignant, en violant tant qu'il peut, voilà la seule manière de Sinatra. S'il avait été l'un des personnages de *1984,* d'Orwell, il aurait choisi d'être de la race des policiers qui traquent les amoureux réunis, transgressant l'étouffante et débilitante morale du pouvoir. Il scanderait les slogans de ses maîtres à penser (« l'ignorance, c'est la force ») et se vautrerait dans leur propagande.

Ce n'est pas parce qu'un violent a des rémissions qu'il n'est pas toujours violent, qu'il ne présente pas une menace pour les autres, car on ne sait jamais à quel moment la tête de la brute va se déconnecter du monde réel. La stratégie de Nancy chérie et de leurs enfants, qui consiste à se conformer ou à faire semblant de se plier à la volonté de Sinatra, parce qu'il est ce qu'il est, ne peut être qu'une tactique à court terme. Pourtant, des questions harcellent tout un chacun : « Que peut bien cacher la tolérance de Nancy chérie à l'égard de Sinatra ? Comment ne frémit-elle pas devant la brutalité physique et psychologique de son conjoint (dans les faits) qui, un jour, a bien dû lui sauter aux yeux ? Pourquoi l'excuse-t-elle sans cesse ? Quel intérêt peut bien la pousser à soutenir la structure mentale chancelante de Sinatra ? »

(Tentant de comprendre l'attitude de Nancy chérie, l'observatrice, pour sa part, présume désormais qu'elle ne juge les actions de Sinatra que sur les intentions qui les ont provoquées. Or, après coup, comme il est le seul à lui décrire ses intentions, tous comprendront que les justifications les plus minables de Sin puissent devenir excusables.)

Outre les incidents malséants qu'il provoque et qui sont la particularité de Sinatra, qui s'ajoutent inexorablement à son dossier de fonctionnaire de fonction, tout ce qui ne peut être justifié par les intentions de Sin va dans ses limbes personnels, un lieu où sont rangées son enfance difficile aussi bien que ses difficultés affectives irrésolues, et où la lessive se fait encore plus blanche que dans le cœur généreux de Nancy chérie.

L'allure dégingandée d'adolescent attardé de Sinatra, sa taille endommagée par les glucides de la Stella Artois, fâcheusement agglutinés au niveau de son abdomen, ses non-pensées, l'allure banale qu'il se donne et qui convient à l'ennui qui se dégage de sa conversation, son voûtement, qui appartient à ceux de sa taille qui ont une fonction assise... rien n'est anormal dans sa tenue générale. Le premier choc, superficiel, survient monstrueusement, il convient de le dire, quand apparaît la différence entre le corps anonyme et déjà vieux de Sinatra, et celui de Nancy chérie. Les fixations mentales à caractère esthétique qui sont celles de sa concubine provoquent la comparaison et mettent en valeur leur différence ; elles amènent à tout le moins à déclarer que voilà donc un couple extérieurement mal assorti.

Mais laissons ces détails de moindre importance pour nous attacher au visage de Sinatra et à son regard, ce reflet de l'âme. Son visage émacié laisse voir des pommettes pas très sympathiques où se fixent, là et sur ses oreilles, le carmin de ses colères et la froidure de l'hiver. Les traits tirés semblent vouloir expulser ses gros yeux de leurs orbites, sa tête rasée en fait une sorte de *skinhead,* une « tête de peau » qui tente d'appartenir au genre humain. Son regard oblique – on dirait hypocrite – associé à un nez aquilin, à un front fuyant, à des oreilles à peu près normales, mais qui semblent d'une taille démesurée sur sa tête pointue et dégarnie, à un système pileux clairsemé d'adolescent, sur une galoche osseuse, à des babines rondes, plutôt baveuses, rayées, quand il sourit, d'un trait de peinture blanche, et à une jolie pomme d'Adam qui gigote toute la journée, chaque fois que Sinatra fait avorter un embryon d'idée. L'ensemble produit une vague inquiétude...

(Même si cela amène à faire une digression, le narrateur pense qu'il faut examiner en détail l'affaire de la coiffure de Sinatra, car elle pourrait être la révélatrice de considérations sociologiques essentielles à la compréhension de son comportement...)

En réalité, la question de la coiffure de Sinatra est une anti-question. Qui voudra parler de la coiffure d'un sans-cheveux ? Or, rasé jusqu'à la peau, le coco de Sinatra ressemble à celui de qui aurait été frappé par une épidémie de poux ! Toutefois, quand il était petit, pou pas pou, le héros de cette histoire avait la nuque à poil. Dans le milieu familial évolué qui était le sien, il était de mise de considérer que la longueur du poil déterminait le sexe et qu'une confusion en cette matière engendrait sans retour l'homosexualité (du mâle) ! Ce pont aux ânes a donc eu pour conséquence que les enfants mâles (qui devaient être dressés) étaient impitoyablement rasés. Ainsi, leur laideur exposée facilitait la distinction qui s'imposait d'avec les enfants femelles ; cette banale évidence permettait d'apercevoir qui serait un homme vrai dans la vie, une brute (épaisse, de préférence). Ce mâle devait faire peur, parce que sans la peur qu'il impose, il n'est rien... Le mâle pourrait même se mettre à avoir peur de lui-même. Cette attitude préhistorique, Sinatra l'a consciemment cultivée et reproduite alors qu'il se pavane telle une « fourniture du gouvernement * », bien qu'il ne soit qu'un matamore qui cherche à imposer sa loi et son ordre. Sinatra cultivant son agressivité et sa violence, et rasant sa tête, raccourcit la distance qui le rapproche du *skinhead*. Au bout du compte, une brève analyse amène à constater que les principales différences entre « sin » et « *skin* » (qui, outre le « k ») tiennent dans le salaire du fonctionnaire de fonction et dans la possession d'une *batmobile* ensanglantée, et la pauvreté des *skins* et le fait qu'ils roulent « à pied ».

* La langue américaine, pleine de formules parlantes, a, quelquefois, des raccourcis dévastateurs, tel ce « G. I. », initiales de l'expression *Government Issue,* « fourniture du gouvernement », expression placée sur les effets des soldats et appliquée plaisamment aux hommes.

Pouvoir examiner attentivement Sinatra sous toutes ses coutures, sans être dérangé, comme si l'observateur examinait une photographie, en l'inclinant sous la lumière pour en faire ressortir les détails, permettrait de s'apercevoir que, de l'extérieur tout au moins, sa tête, pas plus que son corps, ne présente d'anomalies graves. Cependant, la lecture de ses yeux montrerait, à quelqu'un d'un peu sensible, tout le danger que présente un être tel que lui et amènerait cette personne à fuir dès qu'aurait été aperçue la lueur de violence contenue qui brûle dans son regard.

Cette personne ressentirait aussi une grande tristesse quand elle songerait aux raisons déraisonnables, aux intentions impossibles à déchiffrer, aux attentions tendres que Nancy chérie entretient, au moins dans ses yeux, à l'endroit de Sinatra, de celui qui fut, volontairement ou par erreur, le géniteur de leurs quatre beaux enfants, un homme naïf, pense-t-elle. Elle le répète à satiété à son amant, qui lui fait remarquer que la naïveté n'est pas une qualité... Mais Nancy chérie, dans son inconscient, pense qu'en dépréciant ainsi « légèrement » son conjoint (dans les faits), elle le décharge de la responsabilité des énormités qu'il profère, des parades sexuelles qu'il lui impose et des attitudes noires et sales qu'il entretient à propos de la vie en général et des relations interhumaines en particulier.

Malgré une dureté apparente, malgré l'inquiétude que peut engendrer son attitude froide, rien dans le visage de Sinatra ne laisse deviner une quelconque force de caractère ou une vraie maturité. Son entêtement, qu'il qualifie de détermination ou de persévérance, ou, selon le cas, de vision d'avenir, est le seul de ses traits qui se démarque avec netteté. L'exercice de cet entêtement, qu'il partage à l'occasion avec Nancy chérie, illustre souvent le plus haut niveau de leurs échanges.

Que les constatations de l'observateur correspondent à la vérité ordinaire ou, au contraire, qu'elles mettent en valeur les à-côtés de celle-ci n'aura pas d'impact (faut-il le regretter ?) sur le seul aspect de la vie de Sin qui importe pour lui et qui est sans cesse l'objet de son attention inquiète : sa performance sexuelle. Son assurance affirmée de cochon dominant mâle (traduction libre) ne tient pas la route si cet aspect-là de sa personnalité n'atteint pas le plus haut niveau. Le doute qu'il entretient au sujet de sa puissance éjaculatoire (quelqu'un sur la planète peut-il le « faire » plus que moi ?), mais, surtout et sans détour, l'angoisse terrible que représente pour lui la pratique amoureuse de l'amant (que peut-il « faire » que je ne fasse pas ?), ces questions terrorisent Sinatra et sèment la crainte dans son esprit vacillant, car il ne viendra jamais à l'idée de Sinatra que l'amant puisse en faire moins et que cela plaise à Nancy chérie.

La tension permanente que représente pour le dominant cochon mâle (traduction libre en permanence) la nécessité de montrer sans relâche sa domination fait de lui le premier des impuissants... comme si le chien qui pisse à chaque arbre et à chaque poteau n'était un chien que parce qu'il pisse. *(Avec étonnement, l'observatrice se demande où Sinatra et le chien prennent les liquides organiques qu'ils éjaculent à qui mieux mieux toute la journée, et tente de comprendre l'épouvantable terreur que l'un et l'autre ressentiraient s'ils rataient une occasion ou un poteau.)* Ni l'un ni l'autre ne sortiront vivants de cette conquête infinie. Ni l'un ni l'autre ne cesseront, jusqu'à la folie, de lever la patte pour se soulager de ces liquides qui les encombrent.

Pour sa part, Sinatra croit tenir le haut du pavé devant l'amant de Nancy chérie, car, éjaculant à tout propos, il pense démontrer sans relâche un amour sans bornes. Pourtant, ses épanchements fréquents sur le corps de Nancy chérie ne signifient rien d'autre que le fait qu'il a la possibilité de s'épancher au rythme qui lui convient (par exemple, aussitôt rentré du travail, il sort l'arme de son pantalon et tire un coup... avant même d'aller se laver les mains !). Or, le délabrement qui règne dans la tête de Sin lui fait confondre quelques gouttes de sperme expulsées frénétiquement avec des sentiments dont l'élévation devrait être la première des qualités. *(L'observateur constate que Sinatra, malgré sa fréquentation de la pornographie, n'est pas devenu plus lucide à cet égard ; il note que ce qui rend la pornographie si triste, c'est*

bien son absence de sentiment et non l'extravagance des scènes. Aussi, il a l'intuition que Nancy chérie, qui a tout de même des pulsions physiques, se laisse quelquefois abuser par les fonctionnalités de Sin.)

❧

Dans son inénarrable vie de fonctionnaire de fonction, Sinatra opine du chef à tout venant, à l'encontre de son objectif dans la vie qui est de faire opiner tout un chacun en faveur de son doigt, de sa baguette, de sa queue. Dans son douillet foyer, en compagnie de sa Nancy chérie et de leurs quatre beaux enfants, Sinatra le pur reprend toute son importance. Il réussit à s'imposer comme le chef de la responsabilité, le roi de l'intelligence, le maître des connaissances... devant un aréopage de bouches ouvertes, ébahies par tant d'éloquence et de notoriété. Lui qui, dans presque toutes les circonstances de la vie, fait naturellement en sorte d'être abusé (dans son travail, dans son lit), il peut alors à son tour, dans ce contexte, abuser du pouvoir qu'il s'attribue. Devant les faits, tous, alors, conviennent et consentent à son titre de roi et de maître des lieux, au moins quand il est présent, au moins quand il s'agit d'écouter les mots qu'il prononce. Bien sûr, derrière son dos, le complot est total et permanent entre sa conjointe (dans les faits) et leurs quatre beaux enfants, pour se dérober aux ukases du grand chef. En fait, malgré ses prétentions à la monarchie (de la couronne nord), Sinatra, qui n'a été qu'un géniteur (la plupart du temps accidentel), n'est plus qu'un pourvoyeur méprisable et méprisé.

L'aîné des fils trafique à qui mieux mieux de la marijuana, qu'il fait pousser dans un placard, malgré les interdictions caricaturales du monarque ; cet aîné est non seulement la copie conforme de son suzerain, mais, en plus, un manipulateur extrême, une « pute », comme le dit si allègrement sa mère ; brutal et évidemment pas subtil pour deux sous, il peut se transformer instantanément en lèche-cul sirupeux pour obtenir aussi bien la faveur la plus insignifiante ou le cadeau le plus extravagant, avant de redevenir immonde quelques minutes plus tard.

Son activité générale (il est plein d'initiative) consiste à étudier l'horticulture (pour devenir un bon producteur de *pot*), à travailler dans une boutique où l'on vend, entre autres, du matériel pour la culture hydroponique (des plants de *pot*) et à commercialiser, dans sa banlieue ordinaire, le fruit de son travail de petit trafiquant ordinaire. En outre, et pour en finir avec lui, il entretient de temps en temps le sexe d'une blonde aux seins impressionnants, studieuse à ce qu'il paraît, qui ne s'est pas encore demandé ce qu'elle attendait d'un pareil commerçant, énergumène destiné au plus brillant avenir.

Le cadet – un artiste ? un sportif ? on ne sait trop – jouant encore au fanfaron avec sa voix à peine muée, étudiant à l'extérieur de son village, il a pu choisir d'être le moins souvent possible dans cette maison où il n'a pas vraiment sa place. Il s'est fait une vie à lui, une vie intérieure pourrions-nous dire, dans la pleine indifférence de son entourage (chez qui la vie intérieure est un concept inconnu). Dès qu'il aura terminé sa formation, son existence se déroulera probablement dans un monde différent, qu'il voudra rejoindre au plus tôt et où, pour préserver ou perdre sa santé mentale, il s'efforcera avant tout d'oublier son nom de famille. À l'exception de sa maman, qui s'ébahit de ses nombreux talents de dessinateur et de musicien, et de ses exploits sportifs, le deuxième fils ne s'intéresse à personne et personne ne s'intéresse à lui ; il a compris depuis longtemps que, dans cette famille, il vaut mieux se débrouiller seul... À titre d'exemple, cette anecdote recueillie par le narrateur auprès d'un témoin oculaire : « Assis en bordure du terrain de jeu, je regardais distraitement l'activité des jeunes enfants qui s'amusaient. C'était la fin du jour et il était temps de songer à rentrer à la maison. Le géniteur décida ; l'aîné, qui avait faim, agréa sans rechigner ; le cadet refusa, car il voulait continuer à se balancer. Le père, grand pédagogue, oubliant la remarque de son amie Simone (à savoir qu'un enfant est naturellement un insurgé) et croyant donner au fils récalcitrant une bonne leçon d'obéissance, quittait déjà l'espace de jeu. Il lui cria : ‹ Tu ne veux pas venir... eh bien tu restes là ! › Ne comprenant pas que l'on puisse être abandonné pour une si petite chose – l'enfant devait avoir trois ans – il se mit à crier ‹ papa, papa ! ›, puis commença à pleurer. S'interrompant tout à coup, il réalisa que son géniteur ne reviendrait pas le chercher *(le narrateur : ou pas immédiatement).* Alors, tant bien que mal, il s'extirpa de la balançoire de laquelle il ne pouvait descendre seul et, au risque de se rompre le cou, se jeta sur le sol un mètre cinquante plus bas. Ensuite, il se mit à courir et rattrapa les deux fuyards. »

Peu importe aujourd'hui que le cadet se souvienne de cet incident qui est, à demeure, ancré dans son inconscient. Ce jour-là, pour lui, sans même qu'il s'en rende compte, le modèle rassurant du père devenait un modèle insoutenable, inadmirable et c'est, dès lors, selon toute vraisemblance, qu'il s'est mis à le détester. Cet événement, et d'autres du même genre, qui n'ont pas nécessairement eu de témoins, pourraient être à l'origine, qui sait, du développement d'un penchant homosexuel latent chez ce charmant adolescent !

Les deux derniers des quatre beaux enfants se trouvent être encore un peu jeunes pour que l'observateur se permette de supputer sur leur avenir. Quoique, la fille, unique en son genre dans ce contexte apparenté à celui d'une famille, troisième dans l'ordre, a montré déjà un beau potentiel de délinquance. Elle a eu l'occasion de tester la consommation de substances illicites ; elle a fréquenté à la fois des personnes « pas de son âge » et des lieux non recommandés ; en quittant la maison sans dire où elle allait, et pour des périodes toujours un peu plus longues, elle a donné de grandes frayeurs à sa maman et offert à son géniteur de nouvelles occasions de faire un fou de lui. D'autres frasques encore, relatives à l'école et aux fréquentations douteuses de l'adolescente, furent volontairement cachées par Nancy chérie à Sinatra, pour les défendre toutes les deux des excès imbéciles du géniteur et préserver, dans leur maison, une certaine tranquillité.

Enfin le benjamin, un enfant jusqu'ici délicieux, est passionné comme ceux de son âge par tous les jeux informatiques ; quelquefois, il commente à sa maman le comportement de ses aînés et l'assure que, lui, il ne fera pas des choses comme « ça » ! L'avenir le dira !

Il serait hypocrite de fermer les yeux sur les premières expériences amoureuses et sexuelles de la fille du géniteur et assez stupide de croire qu'elles n'ont pas eu lieu ; en même temps, il serait hasardeux d'en parler, dans la mesure où personne n'en connaît rien ; elle ne s'en est pas ouverte, même à sa maman.

Toutefois, rien n'arrêtera le diable de Sinatra qui croit que rien n'est arrivé, que la neige n'a pas encore été souillée. Il se promet d'être aux aguets et d'en préserver la blancheur qu'il estime presque être la sienne, jusqu'à ce qu'il décide lui-même d'un âge approprié, convenable, où sa fille pourra... *(En fait, s'il a décidé du chiffre magique depuis longtemps, il sait bien qu'il perd son temps à le dire, car on se moquera de lui.)* Obnubilé par son désir de donner des ordres, il crée même les conditions pour que de judicieux conseils, que pourrait prodiguer la mère à sa fille, soient rejetés. Enfin ! Sinatra est triste, car il ne peut pas contrôler cet aspect de la vie. Celui qui ne se contrôle pas lui-même, comme d'habitude, est celui qui manifeste le plus souvent son intention de contrôler les autres. Celui qui s'est à peine rendu compte que ses fils avaient des poils sous le nez, qui a suivi sans émotion ni intérêt particulier leur évolution, étonne son entourage. Sinatra joue, auprès de sa fille, la scène pathétique du parrain « sur le retour », qui renifle la femelle qui s'éveille dans cette adolescente qui lui tient tête, qui s'interroge doucereusement sur l'état de sa proie, s'émoustillé par le droit de cuissage (symbolique) qu'avec naturel il pourrait se donner... avant qu'un autre sale mâle n'en vienne à toucher à sa fleur de banlieue. S'il est facile pour d'autres de voir que Sinatra est dépassé par les événements, il est presque impossible pour lui d'imaginer à quel point il est dans le cirage. L'échec appréhendé de son enseignement (le rejet de ses conseils et, surtout, de ses ordres) produira de nombreuses scènes pénibles où la haine se développera. Malheureusement pour elle, elle est l'unique fille dans un milieu où les mâles virulents sont surreprésentés, où, les soirs de crise, seules les larmes de Nancy chérie comblent les vides entre les hurlements outrés du géniteur et les commentaires déplacés et vulgaires de l'aîné.

En général, Sinatra dira qu'il a tout donné à Nancy chérie et qu'il se sacrifie pour leurs quatre beaux enfants. Si les intéressés ne le remarquent pas assez, il le crie sur tous les tons, en même temps qu'il exerce son autorité de géniteur subtil en proférant des « non » pour tout et pour rien, en tapant sur la table, en cassant des objets s'il lui en tombe sous la main, ou en boudant, selon son humeur. C'est dans cet environnement civilisé qu'il expose, avec un sans-gêne qui n'égale que sa faiblesse de caractère, son absence complète d'autorité morale et de dignité, alors qu'il se laisse insulter par son aîné et qu'il ne trouve pas mieux que de menacer lui-même de quitter la maison (oui ! oui !) plutôt que d'exiger des excuses de ce minable petit trafiquant de marijuana, qui n'a même pas encore ses entrées dans la maffia. On trouve là, assurément, l'une des sources de la violence de Sinatra, qui, trop faible en tout pour se faire respecter naturellement, n'a d'autre choix que de hurler devant l'injustice que lui a fait la vie en le fabriquant si lâche.

Par opposition à Sinatra, qui vit pour mourir, Nancy chérie vit et cherche à profiter de son état de vivante. Énumérer ses qualités et ses défauts ne servirait à rien tant sont complexes les agencements qu'elle en tire et qui participent à sa survivance dans ce couple impossible à nommer. Comme le lui faisait remarquer un jour son ami, Jean-Baptiste Poquelin, au sujet de son concubinat : [ma chère Nancy,] « vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? »

Si le « chérie » dont l'a affublée un jour Sinatra ne lui collait pas si bien à la peau – dans leur contexte – tous voudraient la dénommer pour pouvoir parler d'elle, à l'égal de sa nature et, avec elle, en toute simplicité. Nancy chérie est légère, insaisissable, volatile, quasi inexistante ; elle parle presque sans arrêt et son doux babillage est comme une musique qui porte, sans qu'il soit nécessaire d'en comprendre le sens. Malgré le flot de paroles qu'elle prononce, elle a l'intelligence de se taire quand elle ne connaît pas un sujet, surtout quand les sujets sortent du champ de ses activités. S'il arrive qu'elle rie spontanément de manière pas très « distinguée », elle combat sans relâche cet inconvénient de sa nature. Nancy chérie a ses idées et ses projets, mais elle ne cherche pas à tenir le haut du pavé à quiconque ; simplement, elle passe outre aux oppositions : elle va son chemin. Elle ne retient rien des commentaires malséants de l'amant à l'égard du concubin ni des récriminations de celui-ci à l'adresse du rival. Mère trop dévouée, femme trop généreuse, elle se donne sans arrière-pensée. Nancy chérie ne connaît pas la méchanceté ; Nancy chérie cherche le bonheur. Elle charme sans cesse et séduit comme elle respire ; elle est opportuniste sans complexe et tente de tirer tout ce qu'elle peut de la vie en mettant en valeur ceux qu'elle aime. Et, dans l'amour, elle s'adonne, sans restriction mentale ni aucune culpabilité, à toutes les activités à caractère sexuel qui s'offrent à elle.

Mais, ce bel élan est contraint.

L'attitude contrôlante et possessive de Sinatra, le caractère exclusif, très « particulier », de leur relation sexuelle... les soupçons incessants, la jalousie, la surveillance maladive de Sin ont forcé Nancy chérie à se forger une vie parallèle, plus « légère », qu'elle protège grâce à un système complexe et aux aspects variés, composé de non-dits et de mensonges, de dissimulations et de tromperies de toutes sortes et de toutes intensités.

(Le narrateur convient que les mots – « particulier » et « légère » – signifient peu, que le mot « étrange » serait mieux approprié, mais il n'en veut rien dire maintenant parce que cet aspect de la vie de Nancy chérie et de Sinatra, il l'abordera plus tard.)

(Pour sa part, l'observatrice croira, après analyse des diverses conditions, que la seule culpabilité qui persiste en Nancy chérie est celle de n'avoir pas réussi à incliner, à sa manière, l'animal à la fois puritain et vicieux qui lui sert de conjoint (dans les faits).)

Nancy chérie, qui aime la vie et les choses de la vie pour le plaisir brut qu'elles procurent et non, en leurs fins, pour la mort qu'elles peuvent représenter, qu'elles peuvent amener et après laquelle court sans relâche l'esprit tordu de Sinatra, Nancy chérie s'attriste des attitudes noires de ce dernier. Comme la plupart la comprendront de n'avoir jamais voulu apercevoir l'animal traqué en filigrane dans le visage de Sinatra, personne ne s'étonnera d'entendre dire que Nancy chérie ne voit pas nécessairement la situation du même œil ni que cela la mène à une interprétation différente qu'il sera étonnant de trouver plus objective.

Dès sa naissance, Sinatra a été gratifié de ce prénom, comme des singes sont quelquefois affublés de robes de dentelles, par une mère obnubilée, qui a toujours eu l'adipeux *crooner* américain dans la tête avant, pendant et après l'accomplissement de son devoir conjugal. Conçu pendant le mois de Marie, Sin est venu au monde sous la forme d'un poisson, en février de l'année suivante. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis plus d'un demi-siècle, le héros de ce récit met en valeur toute son importance.

Sinatra dit ne garder aucun souvenir précis de son enfance. Il semble que le caractère marqué de ses parents, autoritaire, frustre et brutal dans tous les sens de ces termes, et les conditions familiales difficiles qui en résultèrent, et qui lui furent imposées ainsi qu'à ses frère et sœur, lui aient enlevé l'idée de se souvenir de quoi que ce soit. Si cette affirmation est celle que transporte la rumeur, il est par contre évident que le premier psy venu expliquera, *a contrario,* sans atténuer son propos d'aucune manière, que Sinatra n'a oublié aucun détail de son enfance mais a tout refoulé.

Quoi qu'il en soit – que Sinatra ait souhaité ou non perdre la mémoire – cela n'a peut-être pas une si grande importance. Si l'on veut bien se rappeler ce que son amie Simone se plaît à lui souligner, quand il se plaint * de sa propre mentalité, « nous sommes tous des refoulés et des hypocrites », et cela ne peut pas, à proprement parler, être un bon départ dans la vie.

* Sinatra, d'habitude, vante allégrement la pureté de son état. Il lui arrive donc

rarement de se plaindre de lui-même et, en l'occurrence, il ne se plaindrait que s'il pouvait accompagner sa doléance d'explications qui l'excuseraient.

Mais, au-delà du conflit affectif qu'il a développé à l'égard de ses parents et de son enfance, bien d'autres éléments, dont les sources demeurent inconnues, paraissent avoir orienté l'existence de Sinatra au point d'en constituer la caractéristique principale. Rien, en effet, ne semble capable de contenir son instinct brut et tout semble contribuer à exacerber ses pulsions sexuelles.

À l'époque de son adolescence, celui qui n'a pas beaucoup de pensées fait fonctionner les muscles dont il dispose en pratiquant le ballon-balai. Dans son équipe, si quelques-uns revoient sa coiffure dite « en balai » et l'incontournable lien de causalité qui apparaît entre le sport, la coiffure et l'esprit de « balai » dont Sinatra faisait preuve, il aura laissé aux autres un souvenir rien que très périssable. Cherchant à se rappeler les traits de Sinatra, l'un d'eux a lancé : « Avec le temps, nous nous étions habitués à regarder le vide ». Toutefois, pour Sinatra, peu importe l'opinion d'autrui puisque son adolescence correspond à la seule grande époque de sa vie, époque à jamais perdue, où le vrai mâle en lui commence à s'exprimer, où il apprend à cacher ses attitudes vulgaires sous une devanture proprette et gentillette, où, duvet au menton et cheveux au vent, tel le Samson mythique, il se sent assez fort pour conquérir Nancy chérie, sinon le monde, où, utilisant les talents de manipulateur et de raisonneur qu'il vient de se découvrir, il aspire désormais à une certaine respectabilité, où, après coup, apparaissent enfin les premiers souvenirs de Sinatra, ceux dont il accepte de relater les faits. Cette époque terminée, les cheveux redevenus courts, c'est le déclin aussitôt commencé et poursuivi de Sin qui aura cours désormais et jusqu'à la mort qu'il désire tant.

(Resituons-nous, annonce le narrateur.)

À la fin de son adolescence, Sinatra aura connu bibliquement une jeune voisine qui étudie le piano. Le voisinage, qui le rendait familier et moins menaçant pour les parents de la jeune musicienne, a favorisé leur rencontre. Comme il la trouvait assez « correcte », en général, il a estimé, en homme « pratique » et imbu des responsabilités que la vie (il en était sûr !) lui avait données, qu'il pourrait résoudre l'« affaire » – la question de l'amour – dès ce moment s'il convainquait l'anxieuse Nancy de lui confier sa vie (rien de moins). Prenant un air spontané, il la surnomme déjà « chérie » et commence son baratin ; il l'assure qu'il va s'occuper de tout, des activités de son corps, principalement, et qu'il va tout lui montrer... en plus du reste. Nancy, qui ne connaissait rien à la vie, s'est laissée convaincre par un bonimenteur qui n'en connaissait pas plus qu'elle, qui ne lui a forcément rien appris, sauf le détail de ses aspirations de mâle en rut.

La jeune et tendre Nancy, devenue la « Nancy chérie » qui sert de conjointe (dans les faits) au fameux joueur de ballon-balai de son adolescence, ne vit plus aujourd'hui, quand elle n'est pas dans les bras de l'un de ses amants, que dans un passé antérieur et dans ses rêves. Son désespoir – difficile à imaginer sous ses attitudes enjouées et par-delà ses activités superficielles mais incessantes – l'a menée à reprendre une liaison pour le seul bonheur de rire et d'entendre rire !

Le récit actuel arrivera peut-être à dire comment le Sinatra, ici à peine esquissé, s'est comporté pendant une grande partie de sa vie et s'il a pu sublimer ses inclinations teigneuses. La tâche est ardue, car il y a deux vies dans la vie du héros et elles sont si opposées, si contradictoires, qu'il est à peine concevable qu'elles aient pu coexister sans apparaître l'une dans l'autre. Le « blanc » entre ces deux vies est lui-même à peine imaginable. La vie publique de Sinatra, celle où il met en valeur sa devise (« La norme, c'est ma vie »), celle dont les gestes quotidiens sont montrables, celle qui suinte la bêtise et l'ennui et semble exemplaire à tous égards (cette exemplarité elle-même étant assurément ronflante et insignifiante)... Cette vie publique de Sinatra n'existe tout simplement pas dans l'autre dimension, innommable, bâtie sur un onirisme infectieux, comportant bien des aspects brutaux, révoltants, que l'on découvrira bien assez tôt, dans cette vie secrète où il entraîne Nancy chérie, en partie contre son gré (« en partie » seulement), et où tout peut arriver.

Si la vie ouverte de Sinatra est jonchée de débris de palpitation, d'attendrissement et d'émoi – et de la décomposition des quelques sentiments élevés qui ont pu exister en lui – c'est qu'ils ont fait, à chaque instant de son existence, l'objet de négociations. Pas un sourire qu'il n'ait obtenu en échange d'un cadeau ou d'une concession, et rien dans son être ne pouvant amener quelques sentiments gratuits de la part de quiconque. Pas une des sensations de Sinatra qu'il n'a tenté d'échanger ou de vendre pour s'assurer une sorte de confort de façade. Maintenant qu'il ne reste rien de la « fraîcheur » de son adolescence et des premières années de sa vie d'adulte, alors que plus rien ne bouge dans la tête du fonctionnaire de fonction, sauf son incontrôlable besoin de domination et de possession, Sinatra se réfugie dans cette vie parallèle. Dans cette existence pourtant réelle, cachée au point de sembler inexistante, même (et surtout) à ses proches, les passions les plus grossières et les gestes les plus inhabituels comme les plus inadmissibles de la vie courante – ceux qui seraient inexplicables à ses quatre beaux enfants – ne sont jamais remis en question en même temps qu'ils sont, jusqu'à l'absurde, le lieu absolu de la transgression.

Dès les premiers instants de sa relation avec Nancy chérie, Sinatra a dû avoir l'intuition du double déroulement de sa vie, car, dès lors, il n'a eu qu'une obsession, qu'un idéal (oui ! oui !) : mettre Nancy chérie « à sa main », la former pour un rôle précis qui ne pouvait convenir, selon lui, qu'à celle qu'il avait choisie pour concubine. Il veut la « mouler » à ses besoins pour qu'elle soit vraiment adaptée aux désirs d'un homme tel que lui, un mâle sans concession, pense-t-il ! Pour Sinatra, sans qu'il puisse le formuler vraiment, l'enjeu est vital. Il sait bien que, s'il réussit à transformer Nancy chérie à sa manière, elle se soumettra ensuite sans réserve aux exigences qui sont les siennes ; elle pourra lui rendre adéquatement, à sa plus grande satisfaction, les services qu'il sollicitera d'elle tout au long de leur relation.

L'intention de Sinatra sera contrariée sans qu'il s'en rende compte dans la mesure où la souplesse de Nancy lui a laissé croire qu'elle acquiesçait à cette formation. En réalité, « Sin » n'a jamais compris l'esprit libre et un peu caméléon de sa conjointe (dans les faits).

(L'observateur ajoute : rien ne laisse croire que Sinatra est extravagant dans sa démarche ; il agit de lui-même et ne prêche assurément à sa Nancy chérie que ce qu'il croit devoir être le chemin d'une femme dans sa situation.)

En toute logique, dès le début de leur concubinat, Sinatra, qui a toujours eu des velléités d'éducateur, entreprend de montrer à Nancy chérie ses petits tours de passe-passe les plus excitants, ceux qui provoquaient chez lui les sensations les plus fortes. Que l'un et l'autre soient ignorants ne changeait rien à la scène : il jouait le rôle du grand maître ; elle interprétait celui de l'élève soumise. Sinatra ne pouvant, de toute évidence, lui en apprendre plus qu'il n'en connaissait lui-même et ne pouvant lui transmettre tous ses secrets en même temps, ils apprirent ensemble en y passant le plus clair de leurs moments de loisir. L'apprentissage de Sinatra et l'instruction de Nancy chérie ont favorisé entre eux l'apparition d'une intimité bien nécessaire, car, ayant rapidement constaté qu'ils avaient peu en commun, sauf d'avoir habité sur la même rue, leur apprentissage les rapprochait. Les fanfaronnades de Sinatra et l'insécurité de Nancy chérie (qui avait trouvé quelqu'un qui la prenait telle qu'elle était, pensait-elle), ont fini par sceller le reste de leur improbable association.

Les prétentions de maître Sinatra, dans le domaine sexuel comme dans d'autres, sont apparues en pleine lumière : le ballon-balayeur était en tout et pour tout ignorant comme vingt kilogrammes de patates. Il avait l'imagination d'un pixel ; il était délicat comme une tronçonneuse ; il appréciait Nancy chérie à l'égal de son sac de sport. Il s'avéra même que les fantasmes du maître s'usaient rapidement et qu'il en vint à être à court. Lui qui croyait en avoir pour la vie, il n'en eut que pour quelques mois. En réalité, Sinatra n'excellait qu'à éjaculer (il pouvait y arriver jusqu'à six fois par jour), et il s'était lui-même formellement abusé en pensant que cette « qualité » faisait de lui un être d'exception.

Nancy chérie, elle, qui n'avait pas d'idées préconçues à l'égard de la sexualité (sauf que de très romantiques), s'est révélée tout aussi extraordinairement « bavarde » en ce domaine que dans l'exercice de la parole. Elle se mit à apprécier vivement les plaisirs que cette activité lui procurait et elle a rapidement constaté qu'elle pouvait en profiter bien davantage quand elle était seule. Sinatra, si tôt à court de fantasmes, à court de modèles à proposer, dut se rabattre sur les descriptions de scènes que lui suggérait son élève, tels des devoirs d'école. Honte mille fois au front de maître Sinatra, qui dut alors se contenter de fantasmes usagés !

Lui qui, depuis ses premières érections de bébé, avant même l'âge de raison, avant qu'il ne s'arrête une première fois aux idées amphigouriques qui lui passaient par la tête, quand il rêvait seulement d'être un maître et de dominer l'univers à cause de ses qualités intrinsèques... Lui, Sinatra, devenu raisonnable *(l'observateur ne comprend pas par quelle alchimie),* a réduit ses ambitions, ne visant par la suite que la maîtrise d'une seule femme... Lui, le maître, abandonnait maintenant ses récentes prétentions et en venait à penser qu'il valait mieux laisser ces questions dérisoires aux seuls soins de Nancy chérie. Il prenait donc en compte le message d'incapacité que la vie lui donnait, à savoir qu'il valait mieux réfléchir que de se fier à la tyrannie de la bête reproductrice qui était en lui. Depuis ce temps, il réfléchit. Il croit être devenu sérieux, respectable... Toutefois, vu de l'extérieur, même s'il semble moralement propre, il est évident qu'il est demeuré égal à sa vraie nature. Il réfléchit toujours, mais il n'a pas encore trouvé ce qui ferait de lui autre chose qu'un géniteur et un pourvoyeur. Il cherche, il cherche. Dupé par ses sens dès le début de son existence, il s'est jeté dans la « raison » sans se demander, au préalable, s'il devait se précipiter dans cette marmite où, de toute évidence, il gâcherait la sauce. Lui qui a été le premier à s'abuser croit aujourd'hui que le monde, et en particulier des personnes proches de lui, abusent de son investissement dans son concubinat, de son argent, de ses sacrifices, de ses qualités, de sa patience ; ces personnes iraient même jusqu'à le violer, si le corps de Sinatra représentait une quelconque tentation.

Dans la vie publique de Sinatra, ce qui fut inauguré par quelques mois de concubinage continue de régler le rythme des jours : assis sur le résidu de ses ambitions, Sinatra n'est plus maître de quoi que ce soit, sauf, peut-être, quand il gicle ; Nancy chérie le soutient tout en lui imposant une vision de la sexualité certes satisfaisante, mais qui n'est pas la sienne, où la domination n'a pas vraiment sa place. Simultanément, elle lui insuffle un peu d'humanité, dont il ne sait pourtant que faire. Sinatra n'en mènerait pas large s'il ne se raccrochait pas aux histoires que lui raconte Nancy chérie, car il est continuellement confronté à la source de ces histoires. Sa concubine, il s'en doute, ne lui raconte que des expériences vécues avec ses amants successifs, en déguisant à peine le contexte.

(En fait, l'observateur croit qu'il ne vivrait pas sans elle. Il n'aurait pas de peine d'amour – parce que Sinatra ne peut pas perdre ce qu'il n'a jamais eu – mais il ressentirait un incompréhensible désemparement, aussi grand que celui du navire qui se ferait mettre sur un ber, hors de l'eau. Il resterait là, des années et des années, jusqu'à sa décomposition, n'ayant ni les moyens, ni la force, ni le courage de s'effacer.)

Il reste à Sinatra, soupesant le déroulement de son existence, une soupape, une permission obtenue par épuisement du sujet (à cet égard au moins, il pense que l'« éducation » de Nancy chérie a réussi), un seul baume sur sa vie (un droit inaliénable, pense le maître déchu), où sont maintenant confinées toutes ses pulsions et sa grande idée de domination de l'univers. En peu de mots, c'est le seul moment dans le déroulement de sa vie où Sin semble capable de maîtriser quelqu'un ou quelque chose, où il est content d'être lui-même et où personne ne s'interpose entre lui et les idées qui lui passent par la tête.

Voici le contexte brut et le déroulement (sans décoration) de ces événemenceaux quotidiens, et l'aboutissement, le sommet, le faîte de l'« Être-Sinatra » tout entier.

(Avertissement : Le narrateur prie la lectrice et le lecteur sensibles de sauter quelques pages, s'ils croient pouvoir être choqués par des propos moins délicats et la description de gestes violents.)

Sinatra se lève tôt. Chaque jour, il se réveille à l'aube et tâte sa queue bandée. Cette érection n'est pas provoquée par des rêves érotiques matinaux, mais par une envie de pisser. Jamais il ne lui viendrait à l'idée que l'érection de sa verge et la proximité de son décapuchonnage puissent être provoqués par des rêves, ou par la présence du corps brûlant de Nancy chérie, ou par toutes autres élucubrations d'un esprit en fête. De toute manière, Sinatra n'a jamais d'états semblables ; il n'a jamais d'intentions câlines à l'égard de sa concubine ! Sinatra ne fera jamais, comme Verlaine, un « rêve étrange et pénétrant » ; il ne flâne pas au lit et il ne connaît pas ces moments délirants qui lui permettraient d'échapper aux contraintes du réel. Dès qu'il se réveille, il est prêt à l'action. Et, puisqu'il est bandé, il croit plus simple de procéder naturellement, sans faire de chichi. À cet effet, la femme, sa femme, sa Nancy chérie, dont le rôle premier consiste à épancher ses raides besoins, qu'elle en ait envie ou non, est assurément utilisable. C'est ainsi qu'au petit jour, presque tous les jours depuis qu'ils concubinent, Sinatra, la queue en avant, masturbée sans discontinuer, mouillée de la salive grasse du matin, le gland violet pulsant hors de sa gangue de peau molle, se rapproche du corps langoureux de Nancy chérie, tel un monstrueux extraterrestre dans un film du même genre. Si elle dort sur le côté, il s'installera sur le côté ; si elle dort sur le ventre, il la pénétrera par-derrière, sans autre cérémonie. Auparavant, il aura écarté les fesses de Nancy chérie, elles aussi conjointes dans les faits, et aura jeté aux ouvertures ainsi apparues des regards concupiscents et lubriques. Il dirigera sa main vers la vulve, le majeur pointé, pour ouvrir et manipuler les chairs jusqu'à ce qu'elles soient bien lubrifiées, tandis que, dans sa tête, il pense « chatte », il voit « touffe », il respire « femelle »... et que cela fait vibrer sa queue dégoulinante. Heureusement que le sexe de Nancy chérie se mouille rapidement et d'abondance, car c'est la seule précaution que prendra le maître. S'il lui arrive de manier les lèvres ou de tâter plus longuement les fesses de sa femme, c'est pour son plaisir personnel, parce qu'il a, à ce moment précis, une pulsion qu'il doit immédiatement satisfaire. Un jour ou l'autre, si la lubrification tarde à se manifester, il crache plusieurs fois dans sa main et procède lui-même au mouillage de la chatte avant de s'introduire sans autre invitation. La plupart du temps, il pousse son premier coup d'un seul mouvement en tentant d'aller jusqu'au fond de Nancy chérie, mais la nature ne l'a pas pourvu du nécessaire pour réaliser cet « exploit » (qui n'en est un que parce qu'il ne peut être achevé). Il est probable qu'un jour, faute de pouvoir défoncer le sexe de sa femme, il tentera de l'étrangler. Là, pendant que ses hanches se balanceraient, ses grandes mains serrées autour du petit cou de Nancy chérie lui permettraient sans difficulté d'atteindre une jouissance dont même l'intensité serait abjecte. Entre-temps, il fait aller son bassin en espérant que Nancy chérie continuera de faire semblant de dormir ; il se concentre sur les effets que les glissements procurent à sa queue. Prendre ainsi possession de Nancy chérie, sans qu'elle y consente, l'excite énormément. Là où le macho vulgaire et ordinaire lâcherait : « A voulait pas, mais j'l'ai fourrée pareil ! », Sinatra, un fonctionnaire de fonction, affiche des motivations supérieures. Pour lui, s'il réfléchit un peu, c'est la domination qui est la plus importante ; le droit de vie et de mort qu'il s'accorde, pense-t-il, symboliquement, et qui accompagne sa pénétration ; le contrôle qu'il veut exercer sur les gens et les choses et qu'il balise de son sperme, parce qu'il y a dans sa tête une vision et un ordre, et qu'il veut que l'ordre qui advient soit son ordre. Pour y parvenir, il fera tout, à la mesure de ses moyens ! La prise matinale de Nancy chérie est le symbole de l'action qu'il entreprendra un jour pour conquérir le monde ! Violer sa Nancy chérie, pour Sinatra, même s'il est incapable de le formuler, est l'ersatz salutaire de sa dictature, un rempart contre la folie qui l'entraîne chaque jour un peu plus loin. Contrôler son territoire en le marquant de son sperme, c'est pour lui une affirmation de soi. Il a la même impression de puissance que s'il éjaculait dans un magazine, alors qu'il dominerait complètement la situation, qu'il maîtriserait sans partage la chair dans laquelle il se serait introduit mentalement par effraction et où il choisirait l'endroit où sa glaire devrait couler. *(Finissons-en, dit le narrateur.)* Après un certain nombre de « va » et de « vient », accompagnés de sonorités à l'avenant, il est bientôt prêt à décharger ; il retire sa queue (quatre beaux enfants, c'est assez !) et reprend sa masturbation. Il gicle assez vite, de manière désordonnée (pour un fonctionnaire) ; généralement, il s'épanche sur les fesses de Nancy chérie, mais souvent elle en a plein le dos ! Quelquefois, il la monte à nouveau, tout en poussant, pour se vider à l'entrée de son anus (mais pas plus loin, parce que Nancy chérie trouve que c'est sale). D'autres fois, trop paresseux pour s'achever lui-même, il « réveille » son élève et exige qu'elle pompe le maître avec célérité et qu'elle procède elle-même à la vidange de la tuyauterie sinatrienne. Ensuite, après les quelques grognements d'usage, il se lève et, sans une pensée pour Nancy chérie, suit sa routine (douche, petit-déjeuner, départ). Il oubliera de l'embrasser et même, la plupart du temps, de la saluer...

(Pourquoi, donc, en effet, les violeurs se mettraient-ils à embrasser les violées ? se demande l'observateur.)

Au cours des premières années de leur concubinat, Sin contournait la réticence de Nancy chérie et justifiait sa manière en lui présentant ses érections matinales comme des surprises qu'une femme amoureuse devait apprécier. Au fil des ans, sans jamais accepter l'insistance de Sinatra à perpétuer cette pratique primitive, Nancy chérie s'est mise à agir comme si elle ne s'apercevait de rien, se désintéressant peu à peu des viols auxquels elle prêtait son corps, comme si ceux-ci n'avaient pas lieu. Par un artifice dont elle seule a le secret – quand elle ne veut pas admettre une évidence – elle a laissé croire à son agresseur si familier qu'elle « comprenait » ses gestes, si laids qu'ils fussent.

(L'observatrice, pour sa part, se demande si un petit viol, fût-il quotidien, peut être aussi grand qu'un grand viol... et si un grand viol quotidien peut rapetisser quand Nancy chérie s'y habitue... et si un viol habituel, petit ou grand, est un viol moins ignoble qu'un viol inhabituel ou, même, qu'un viol unique...)

À l'évidence, dans une relation qui a si platement vieilli, la réticence au viol des débuts s'est estompée aussi à mesure que Nancy chérie devenait de moins en moins amoureuse, depuis qu'elle avait « accepté » d'avoir choisi pour conjoint (dans les faits) un petit violeur, aussi petit dans ses viols que dans tous ses actes, et depuis qu'elle appréciait le charme d'avoir des amants, de toute évidence, heureusement pour elle, moins assurés de leur masculine importance que le monarque de la banlieue.

Ces élans amoureux vers d'autres lèvres, pour s'assurer que sa bouche ne serve pas qu'à engouffrer la queue de Sinatra, vers d'autres bras, pour se blottir et recueillir la chaleur si nécessaire à sa fragile complexion, vers d'autres ventres et d'autres sexes, pour se remémorer et profiter, chaque fois que cela survient, de la plénitude intérieure que la passion amoureuse engendre... – le plus grand nombre de ces gestes étant ignorés de Sinatra – ont sans doute permis à Nancy chérie de préserver son équilibre psychologique autant que sa vitalité amoureuse, à croire qu'elle aura pu de cette manière trouver une compensation suffisante. Sans s'en rendre compte, elle aura mis en pratique la maxime de l'un de ses auteurs préférés (« Il faut apprendre à être des indifférents passionnés »), se prémunissant ainsi contre les aléas de son ordinaire et gardant toute sa disponibilité et sa fraîcheur pour l'amour qu'ailleurs elle contribuait à inventer au jour le jour.

Pour dire toute la vérité, il est arrivé à Nancy chérie, quelquefois, après-coup, tout de même, de tirer un plaisir sommaire de l'un ou l'autre de ces événements matinaux, faisant contre mauvaise fortune bon sexe... Maintenant, après toutes ces années, dans l'habitude du geste posé, dans son pareil au même quotidien, elle aura appris à devenir indifférente à cet aspect de son concubinage et à masquer l'écœurement quasi permanent que la manière de Sinatra lui cause. Être guérie de l'amour et de plusieurs autres sentiments qu'elle éprouvait jadis pour Sin permet à Nancy chérie, quand Sinatra n'est pas trop brusque, de continuer de dormir tout son saoul.

Nancy chérie a souvent voulu interdire ses fesses à Sinatra, mais, chaque fois, sa raison a flanché lorsqu'elle a imaginé le déboulonnage total qui serait le sien si elle choisissait cette option. À chaque occasion, sa charité infinie lui aura fait considérer que ce serait une cruauté sans nom que de priver Sinatra de la gloire qu'il en tire, dans ses rêves, lorsqu'il se compare à ses collègues de fonction, lorsqu'il se vante de ses exploits et qu'il illustre, à leur seule intention, entre le potage et le plat, le midi à la cafétéria, la possession et le contrôle qu'il exerce sur le corps de sa concubine, qu'il a dressée à souhait... Alors, comble de la jouissance, il domine tous les envieux qui autour de lui bavent en écoutant ses propos.

DEUXIÈME PARTIE

> Plus grand est le dégoût horrifié pour les « cochonneries », plus grand en est le désir.
>
> Xavière Gauthier

> L'homme a besoin de ce qu'il y a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il a de meilleur.
>
> Friedrich Nietzsche
> *Ainsi parlait Zarathoustra*

L'ÉNORME CAMION-REMORQUE (sept essieux et vingt-six roues) filait à vive allure sur l'autoroute 50 presque déserte. Le camion transportait un chargement de poulets vivants, plus ou moins morts de stress, destiné à un équarrisseur de la nouvelle ville de Gatineau. Le conducteur roulait depuis de nombreuses heures ; parti du village de Honfleur, en Chaudière-Appalaches, il comptait arriver à destination avant la fin du jour.

Tout en conduisant, l'homme jetait machinalement un regard dans ses rétroviseurs. Depuis plusieurs kilomètres, il avait constaté être suivi par une camionnette qui ne semblait pas chercher à le dépasser. Puis, sans raison apparente, il vit celle-ci déboîter et venir se placer vis-à-vis de la cabine du camion, mais sans aller jusqu'à doubler le monstrueux chargement. « Il manque de puissance », se dit le camionneur, et il lève le pied. La camionnette ralentit également... Alors, examinant avec plus d'attention le petit véhicule, le conducteur y distingua, à la faveur du soleil oblique de la fin de l'après-midi, une scène fugace certes, mais qui l'éberlua...

Le narrateur en était là lorsqu'il s'interrompit. Allait-il poursuivre la rédaction de ce portrait dégénéré – qui devait servir d'exemple – ou allait-il s'arrêter ?

Le narrateur avait l'intention de décrire dans le détail la manière dont Sinatra pratiquait avec sa Nancy chérie ses propres fantasmes et ceux qui lui étaient insufflés par elle et d'exposer ainsi ce qui cimentait leur relation. Il aurait eu l'occasion de montrer comment il avait toujours cherché à modeler, si la chose peut se dire, le corps et l'esprit de Nancy pour quelle devienne l'incarnation de toutes les idées, celles d'hier comme celles de

demain... Malgré les prétentions de Sinatra, il n'est pas inutile de répéter que Nancy chérie ne laissait pas sa place dans les inventions les plus joyeuses et était, surtout, bien plus active.

Le narrateur ayant consulté l'observatrice et l'observateur, ceux-ci convinrent après relecture de la Première Partie et à titre de spécialiste de la banlieue profonde, que l'ampleur des efforts du narrateur pour dresser le portrait-charge de Sin l'avait épuisé.

Lui qui avait l'intention de montrer comment Sin dominait sexuellement Nancy non seulement dans leurs conventions quotidiennes, mais aussi dans certaines extravagances à faire frémir les autrices ou les auteurs de romans les plus osés – et peut-être les plus excitants... manquait soudain d'énergie devant cette tâche en partie déprimante.

Cette envie d'écriture, qui auraient mené le héros à des extrémités, lui aurait ultimement montré la porte de la folie et de la mort. La description de la fin de Sin aurait ainsi libéré Nancy chérie de toutes ces contraintes d'ordre sexuel et, de manière imprévue, l'aurait incitée à une retraite sensuelle plutôt inattendue !)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les paragraphes qui suivent, jusqu'à la Troisième Partie de cet ouvrage, sont laissés en vrac, tels qu'ils ont été trouvés dans les papiers de l'auteur. Visiblement, il s'agit d'ébauches, de détails, d'idées sans ordre, *et cætera* devant servir à la poursuite de la rédaction. Il faut donc garder en tête le caractère provisoire de ces bribes.

❧

Dans son dressage de Nancy chérie, Sinatra lui explique, comme au cours de chacune de ces virées excitantes, que c'est le plaisir qu'elle lui donne qui devrait la satisfaire elle-même et non le plaisir qu'elle ressentirait dans son propre corps.

(...)

Dans la tête de Sinatra, Nancy chérie doit faire tout ce qu'il lui demande de faire sans rechigner, car elle le fait pour que Sin trouve le plaisir le plus grand et que c'est son devoir de l'exciter et de le satisfaire sexuellement...

(...)

Il choisit les godemichés, il détermine quand il faut s'en servir, il l'utilise lui-même quand cela lui convient sur le corps esclave (sur le corps pris ou donné) de Nancy chérie ; en fait, ce sont les godemichés du maître, pas ceux de son élève.

(...)

Sinatra est superstitieux, il croit à l'efficacité (!) des chaînes de lettres et à d'autres trucs fumistes, ésotériques.

(...)

ou en regardant les yeux de la belle Lillas (elle qui lui montre tout pour dix dollars), il presse sa queue au travers de son pantalon ; il a payé, il regarde, mais il regarde d'un air indifférent, comme s'il était au-dessus de tout ça ; n'empêche... quand il ira aux toilettes dans quelques minutes, il songera aux doigts humides de Lillas qui ouvrait son sexe, cherchant à lui montrer, dans la pénombre du lieu, les artifices de sa décoration intérieure !

(...)

... mais Nancy chérie elle-même doit s'abstenir de jouir ou d'avoir un plaisir apparent quand elle a une activité sexuelle avec un autre (ou une autre), car un plaisir pris sans l'autorisation de son maître serait une humiliation pour lui.

Dans ce cas, il doit ensuite la punir et, bien sûr, ça le chagrine d'être obligé de lui imposer des choses difficiles, même si c'est pour son bien, pour son éducation, pour qu'elle devienne la meilleure conjointe, la meilleure esclave pour son maître.

Sinatra est un dépravé sexuel qui a mis au point un environnement chrétien conventionnel. On sait bien que les voyeurs et les exhibitionnistes ont des choses en commun.

Et, comble de manque d'imagination, de retour à la maison, Nancy chérie doit l'aider à mettre en scène ses fantasmes ; elle lui suggère des situations pour qu'il élabore sur le sujet ; plusieurs fois, elle lui a raconté des histoires pour l'émoustiller ; elle lui en a même écrit quelques-unes, à peine modifiées, inspirées de ses aventures réelles vécues avec son amant, histoires elles-mêmes quelquefois copiées de textes de l'amant lui-même... pour dire à quel point les orgasmes de Sinatra tiennent à peu

(...)

Pour éviter que son pauvre Sin se mette à « fixer » sur l'un ou l'autre aspect de ses aventures, Nancy chérie s'abstient de temps à autre de lui faire des récits et se consacre plutôt à l'exécution de saynètes salées qui ont la même fonction et le même objet.

On imagine bien, par exemple, le corps de Sin, une grande échalote un peu difforme, voûtée, que Nancy chérie aurait fait étendre par terre et à qui elle aurait lié les mains et les pieds. Pour pouvoir bénéficier en tout temps de la tenue à la verticale de sa queue et, secrètement, pour tenter de faire un effet spécial à son Sinatra attaché, elle lui fait aussi une sorte d'attelle qui passerait au-dessus de sa queue, puis sous ses couilles, et qui le serrerait et lui banderait le mollasson, avant même qu'une quelconque excitation mettent en action la squelettique queue violette de Sin.

... le Sinatra attaché sur le plancher sera proposé d'un seul trait, comportant de nombreuses variantes...

(...)

Il serait dommage, en effet, de ne pas souligner l'expérience, le talent et la manière exceptionnelle de Nancy chérie pour la chose sexuelle, toute chose acquise au fil des ans par des activités soutenues, même si cela nous pousse à dénigrer le manque d'imagination, l'insignifiance masochiste de Sinatra et son attitude passive en général, à l'exception de la vidange de sa queue à chaque occasion qui se présente.

(...)

des histoires pour varier... Nancy chérie lui mime aussi d'autres scènes jusqu'à ce que la tige de Sin raidisse. (Ajout : situation sado-maso).

(...)

Sinatra est un maquereau qui n'irait pas au bout de son commerce.

TROISIÈME PARTIE

MALGRÉ LEUR TAILLE impressionnante et leur allure préhistorique, les gros gars, deux frères à ce qui est apparu en écoutant leurs propos, avaient décidé, en toute bonhomie, de s'amuser aux dépends des tordus de la ville qui prenaient leur terre comme terrain de jeu pour leur cochonnerie. Depuis quelque temps, ils avaient remarqué, une fois par semaine, quelquefois deux, des voitures, souvent une fourgonnette, qui s'arrêtaient à l'extrémité de leur terre dans un chemin mitoyen, toutefois sans issue.

(...)

Son épouse adorée, sa Nancy chérie, celle avec qui il partageait toutes les hypocrisies, celle à qui il avait tout donné (mais ce ne sont que des mots), de qui il avait payé toutes les factures, à qui il passait tous les caprices, y compris celui d'avoir des amants (sans même se rendre compte « dans les faits » qu'il bénéficiait des apprentissages extérieurs de sa conjointe « dans les faits »), celle à qui il avait voulu prodiguer, pendant toutes ces années de vie commune, les attentions les plus sublimes et surtout les sensations les plus fortes – particulièrement celles qu'il lui avait prodiguées contre son gré, prétextant que la contrainte augmenterait son plaisir – sa conjointe adorée était nue, à genoux devant le sexe flasque d'un Sinatra tout aussi flambant nu, attaché à un arbre, en plein soleil, en bordure d'une clairière, exhibant ses formes déprimantes. Elle, elle tentait de l'animer. À cause de la dénivellation du terrain, son petit derrière tout blanc et ses fesses bien découpées et rebondies étaient exposés aux rayons ardents de Galarneau. Les gros gars regardaient la scène qu'ils avaient composée et, malgré la rusticité de leurs émotions, convinrent qu'ils étaient en face d'un cul comportant d'exceptionnelles qualités esthétiques et constatèrent facilement qu'il provoquait chez eux des frétillements connus, sinon attendus. Pour le moment, ils lançaient un autre avertissement à Sinatra : « Si on voit pas couler d'jus dans sa p'tite face p'is dans sa p'tite gueule, 'a va continuer de sucer longtemps, fa que té mieux d'penser à que'que chose qui t'excite, p'is d'la remplir pour vrai ! » Entre-temps, ils s'approchèrent de la conjointe de Sinatra, se penchèrent presque au sol, tête à tête, chacun manipulant délicatement une fesse entre le pouce et l'index, et puis les écartant pour admirer par derrière la petite touffe de poils bien arrangée et les deux ouvertures qui se trouveront plus tard à leur disposition. Sinatra, impuissant dans tous les sens du terme, criait : « Touchez-y pas, maudits sales ! Elle est à moi, vous avez pas l'droit. »

Celle que Sinatra considérait, en outrage aux faits, comme son épouse et qui voulait que cette torture finisse, croyant que les gros gars les laisseraient ensuite partir, usait d'imagination ; elle manipulait adroitement et réchauffait les testicules ; elle avait un doigt qui se baladait du côté de l'anus (ce qui a bien fait rire les gros gars, imaginant tout de suite Sinatra dans une scène homosexuelle). Les mains occupées, l'épouse adorée avait toute la queue molle de Sinatra dans la bouche, mais, à cause de la mollesse même de la chose, les caresses n'avaient aucun effet. Rien ne semblait aujourd'hui pouvoir réveiller la libido (souvent) amorphe de Sinatra. Alors sa femme – celle de toutes les compromissions, celle que « Sin » aime depuis si longtemps d'un amour qu'il n'a jamais pu nommer ni vraiment affirmer – en partie pour ne pas se fatiguer la bouche inutilement, cherche à se remémorer des événements, des situations, qui excitaient Sin et qui pourraient l'amener à éjaculer. Elle s'est essayée d'abord avec des choses pas trop compromettantes, pour ne pas faire rire les gars et humilier Sinatra plus qu'il ne l'était ; ensuite, devant le peu de résultats, n'y tenant plus, elle lui rappela comment les petites gouttes qu'il avait fait sortir de sa chose... lui avaient fait de l'effet la fois où il regardait un film porno à la télé et qu'il se masturbait en solitaire plutôt que de lui faire des affaires à elle qui était à quelques pas. Son film porno ne le menait nulle part. Alors, tu te rappelles, je me suis déshabillée complètement et je suis allé mettre ma vulve sous ton nez. Tu m'as dit que je sentais le pipi. J'ai pas aimé ça, surtout que c'était pas vrai. Je t'agaçais ; je te disais de me regarder et de me sentir encore ; tu as commencé à frotter ton manche pas mal dur, puis à râler un peu. Tu ne regardais même plus ma fente ; tu cherchais à attraper des images de ton film ; puis tu as fermé les yeux et tu as ouvert la bouche naturellement, pour avoir plus d'air pour jouir. Alors j'ai eu envie, j'ai eu vraiment envie, et quand tu as commencé à jouir, j'ai pissé dans ta sale face (cette fois-là, c'est vraiment comme ça que je la voyais). Puis, je t'ai presque étouffé en collant ma vulve sur ta bouche et en lançant des jets brûlants jusqu'au fond de ta gorge. Je me suis arrêtée parce que tu me poussais, mais j'aurais voulu te noyer dans mon urine.

Dans le contexte où ils se trouvaient maintenant, en attendant les mots de l'assistante pour faire bander Sinatra, les gars avaient sorti leurs queues et se masturbaient joyeusement en duo. Le souvenir relaté par l'assistante avait aussi eu de l'effet sur la queue de Sinatra qui commençait à se raffermir. Mais le petit gland violet, dégueulasse d'allure, ne sortait pas encore complètement du prépuce même si sa conjointe adorée avait renforcé son action. Elle résolut donc, tout en lui crachant sur la bite pour la mouiller et en la masturbant de plus belle, de lui raconter une autre des fréquentes dérogations de Sin aux formes d'excitation sexuelle « standard ».

« Ça fait à peine deux semaines, dit-elle. On revenait d'une autre de ces fois où tu m'as fait sucer un inconnu. Mais ç'a pris du temps pour rentrer et à la maison, mon pauvre chéri, t'avais perdu ton effet. » Alors, je t'ai dit : « Maman, va te faire jouir, mon bébé ! Va dans la chambre, déshabille-toi, couche-toi sur le lit sur le ventre. Maman va se préparer, puis elle va te rejoindre. » Quand elle revint, après être passée par la cuisine pour chercher un beau concombre qu'elle avait pris soin de peler, Sinatra était à genoux sur le lit, les fesses en l'air et ouvertes, et se masturbait furieusement. Cela ne prit que quelques instants : Nancy lui introduisit le concombre lentement, mais d'un seul mouvement ; elle le fit ressortir et rentrer deux ou trois fois et Sinatra, qui oublie toujours de mettre une serviette sous lui, éjacula sans compter de sa personne.

En fait, Sinatra ne jouit que si le contexte est extravagant et, surtout, s'il y a un « vrai péché » à faire, comme dans l'ancien temps. Nancy lui rappelle d'abord que « tu as toujours aimé te faire mettre des objets dans le cul, quand tu as la queue bandée. » Ça viendrait, lui avait-il raconté, d'une fois, il avait six ou sept ans, sa mère le lavait et, évidemment, c'est normal, la petite affaire a durci et le petit gland est sorti (et celui de Sinatra commençait à sortir), etc.

La grosse maman de Sinatra souleva son garçon qui était tout de même un peu chétif pour son âge, le mit debout et commença à goûter, à bisouter, puis à franchement sucer la petite affaire qu'elle avait mise au complet dans sa bouche. La maman tenait les fesses de son fiston et, comme par inadvertance, lui introduisit le bout d'un petit doigt dans l'anus. Le garçon réagit un peu mais pas trop, tandis que la maman émit des sons bizarres (pour Sin) et mit une main entre ses jambes (« continue de te laver, maman revient »)... Quand elle revint, Sinatra était dans son bain et activait sans discontinuer et assez vivement la peau de sa petite affaire en s'amusant à faire rentrer et sortir le petit gland turgescent et vraiment dur. C'était sa première masturbation.

Dès que sa Nancy chérie – celle à qui il a toujours voulu donner le plus de plaisir – lui eut rappelé ce fait, elle sentit que l'affaire de Sinatra bandait raisonnablement... Alors, elle ajouta : « Pense à ta maman, mon chéri... pense fort à ta grosse maman, puis tu vas sortir du jus, tu vas pouvoir m'arroser, pour faire plaisir aux messieurs... »

Et, tout en le suçant professionnellement, elle lui poussa un majeur dans l'anus, en espérant même lui faire un peu mal, afin d'obtenir un résultat le plus vite possible. Sinatra était maintenant au maximum de sa puissance ; son cinq pouces était bien dur, la petite cerise sale au bout de sa queue était bien sortie et luisait du crachat de ses pensées chaque fois qu'elle sortait de la bouche de sa conjointe dans les faits tant aimée. Un des gros gars rappela tout à coup qu'ils voulaient voir le sperme de Sinatra dans le visage de Nancy et qu'il ne fallait pas déroger à cet ordre. Il suggéra même qu'elle le fasse couler sur son front pour que ça descende plus longtemps dans son visage. La petite chérie sentait que ça montait très fort et qu'il allait bientôt se vider. Elle sortit la queue bleuie de sa bouche et la masturba en la tenant au niveau de son front. Les deux gros gars constatèrent avec satisfaction que la petite chérie était plutôt docile, qu'elle avait été vraiment bien dressée par ce tondu. Le jus de Sinatra, malgré les efforts appréciables de Nancy, ne fut pas très abondant et cela déçut les organisateurs de la fête. Trois grosses gouttes bien gluantes s'étiraient lentement du front de Nancy et descendaient vers ses yeux et son nez... Un ordre vint immédiatement de la part de l'un des deux frères : « Lâche sa queue, p'is lève-toi. On est pas ici pour le plaisir. »

Ankylosée, Nancy se relève avec difficulté. Elle est poussée vers Sinatra qui voit maintenant son sperme de près. Sinatra entend l'un des gros gars lui ordonner distinctement : « Bon, maintenant, tu vas laver cette belle face-là ; avec ta langue, tu ramasses toute ton jus, p'is tu l'avales. »

Encore révolté, malgré son orgasme, Sinatra trouve au surplus le moyen de se ridiculiser en criant : « Maudits écœurants, si vous pensez que j'vas manger c'te marde-là... C'est pour les femmes, c't'affaire-là, de manger ce jus-là ! »

Pour toute réponse, il reçut un coup dans les côtes et entendit un « Mange ! ».

Pendant ce temps, ils attachèrent Nancy face à Sinatra qui ne pouvait que sentir l'odeur rance de sa semence et en être dégoûté. Après un autre coup dans les côtes, il se mit à lécher ce qu'il forçait toujours Nancy à avaler, parce que c'était « son devoir ». Pendant que Sinatra lui râpait le visage, Nancy sentit que ses fesses étaient écartées voluptueusement et avec des caresses que Sinatra ne lui avait jamais faites.

Attachée à Sinatra, elle n'avait qu'à se détendre un peu pour se rendre accessible. Et elle en avait envie. Depuis le début de cette aventure, celle de ce jour, qui ne tournait pas selon les plans de Sinatra, mais aussi pendant tous les autres affronts dont elle était l'actrice principale ou qu'elle avait dû subir au cours des dernières années pour satisfaire aux exigences de l'homme « qui partage absolument tout avec elle », qui n'était jamais assez excité, en échange, elle n'était pas ou jamais « récompensée » par des caresses ou des pénétrations adéquates, c'est-à-dire l'amenant elle aussi au plaisir. Aujourd'hui, quoi qu'en pense son maître, et particulièrement dans la position où elle se trouvait, elle eut envie d'être remplie et de jouir de manière effrénée, le plus longtemps possible, plusieurs fois si cela se pouvait. Elle voulait crier dans la face de Sinatra que ce n'était pas lui qui la prenait et qui la remplissait, mais quelqu'un d'autre qui lui faisait vraiment de l'effet, comme lorsqu'elle est avec son amant et qu'elle se délecte de sa tendresse puissante et de sa durée. Elle voulait lui dire aussi que c'était la dernière fois qu'elle l'accompagnait dans ces virées extravagantes, mais elle n'eut pas encore le courage de le lui dire.

Ce qui la remplissait maintenant était énorme ; le seul fait d'être pleine de cette queue la faisait divaguer. Comme s'il se rendait compte des sensations particulières de sa proie, le gros gars agit tout en délicatesse, tentant de suivre et de s'ajuster au plaisir de Nancy, la chérie de Sinatra, minable personnage, qui bandait maintenant et frottait sa queue sur le ventre de sa femelle.

Le plaisir de Nancy montait à vive allure. La queue du gros gars bougeait doucement, fermement, régulièrement, sans à-coups, comme une machine dont les bielles glissent dans l'huile... Les tremblements qui commencent à parcourir les organes de Nancy semblent laisser indifférent celui qui la comble et la fait délirer comme elle ne l'a pas ressenti depuis des lustres sinon de toute sa vie. L'homme travaille consciencieusement ; il s'applique à être fort et doux, et cette force et cette douceur qui agissent simultanément poussent Nancy à ressentir des effets, lui font ressentir une forte dose de reconnaissance à l'égard du gros gars qui la comble...

En se retournant à demi, Nancy lui jette un regard intense ; il ouvrait à l'instant les yeux ; il lui sourit avec une certaine tristesse avant de les refermer. Il se concentrait sur la tâche spéciale qui était la sienne et voulait l'accomplir à la perfection.

Bientôt Nancy tortille ses fesses sur le gros manche qui l'empale, elle crie dans le visage de Sinatra, elle jouit au nez du père de ses quatre beaux enfants, elle grogne, elle bave, elle délire comme dans un autre monde, elle vibre de tous ses membres comme dans une transe vaudou, elle crie encore, un cri qui vient de ses entrailles, d'un accouchement qui arrive dans la plus grande douleur, puis entraîne des pleurs et des larmes de joie et un bonheur indescriptible. Nancy force l'attention des oiseaux dans la prairie environnante ; elle épouvante les petits animaux en bordure de la forêt, elle effraie même un peu les trois hommes qui sont autour d'elle maintenant – et particulièrement celui qui la pénètre. Ses yeux se révulsent ; elle s'évanouit et glisse mollement et lourdement le long du corps de son désormais ancien maître et conjoint (dans les faits). Ce dernier éloigne le corps évanoui de sa Nancy chérie d'une poussée du ventre et l'affuble d'un « traînée ». Le corps de Nancy glissant se défait comme par magie de l'attache qui lui avait été imposée. Juste avant de perdre connaissance, elle a eu le temps de sentir la queue de Sinatra qui éjaculait sur son ventre et sur ses petits seins... Le gros gars, celui-là même qui lui avait donné cet orgasme sans précédent, ce plaisir indescriptible, prit la petite Nancy dans ses bras pour la relever. Il essuya le sperme de Sinatra qui coulait sur son ventre et en tartina la face de rat de l'éjaculateur. Il la souleva tendrement et la transporta dans son camion ; tirant une gourde d'entre les sièges, il lui humecta le visage d'un peu d'eau. Elle ne revenait pas encore à elle. Il la maintint dans ses bras et lui caressa le visage, avec une douceur infinie. Goutte à goutte, il mouillait son visage, mais l'eau tiède ne la réveillait toujours pas.

(...)

Pendant ce temps, l'autre gros gars détachait Sinatra de son arbre et – le tenant par les cheveux et par une fesse – le soulevant à peine de terre, le menait vers la camionnette et le jetait sur le siège.

(...)

Note : L'enterrement sans cérémonie de Sinatra, dans le cimetière de l'hôpital psychiatrique, a eu lieu dès le lendemain de son décès, aussitôt que les documents officiels furent signés. On comprendra par là que la famille répugnait à enterrer un tel individu dans leur caveau du cimetière Notre-Dame-des-Pluies.

Montréal, juillet 2005 — révision : août 2021.

Sinatra,
portrait-charge dressé
par Francis Fourier (1958-2010),
constitue l'édition princeps
de cette œuvre inachevée.

ISBN : 978-2-89816-521-4
© Vertiges éditeur, 2022

– 1522 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2022

Lecturiels

www.lecturiels.org